



FIGARO DE NOËL 1897



FIGARO

ILLUSTRE

NUMÉRO

DE NOËL 1897

Ayuntamiento de Madrid



Propriété et Siège social de l'Équitable. — New-York.
120, Broadway

L'ÉQUITABLE

DES

ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1859

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'Équitable, garantissant un revenu annuel de 5 00, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés)	1.123.000.000 Fr.
EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés)	224.000.000 Fr.
<i>(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)</i>	
PAYÉ AUX ASSURÉS EN 1896	113.695.165 Fr.
PLACEMENTS EN EUROPE (immeubles et dépôts permanents)	65.000.000 Fr.

DIRECTION :
Dans les Immeubles de la Compagnie,
36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS

Hyères

la plus ancienne
et la plus au Midi
des Stations d'hiver.



à 16 heures de Paris
Voitures directes :
Paris-Hyères — Calais-Hyères.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

COMPAGNIE LIEBIG

Etablissements à *Fray-Bentos* et Succursales (Amérique du Sud)



ABATAGE pendant la Saison de Décembre à Juin

ENVIRON 2000 BŒUFS PAR JOUR

POUR LA FABRICATION EXCLUSIVE DE

L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

PUR JUS DE VIANDE DE BŒUF
TRÈS CONCENTRÉ ET DONT L'EMPLOI EST DEVENU

INDISPENSABLE dans toute

BONNE CUISINE

Il sert particulièrement à préparer et à améliorer les
POTAGES · SAUCES · RAGOÛTS · LÉGUMES &c

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison
immédiate
par les Pilules Antinévralgiques du D^r CRONIER.
Boîte: 3 fr. (envoi f^o). — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

L'ECONOMIE PAR LA QUALITÉ

F. PINET

44, Rue de Paradis. PARIS



CHAUSSURES
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes
Envoi Franco du Catalogue

KOLA VITAL GRANULÉ RICHERT

AUX GLYCÉROPHOSPHATES DE CHAUX ET DE SOUDE
RI CONSTITUANT du Système Nerveux
EXCITANT du Système Musculaire
SOUVERAIN dans l'Anémie
TONIQUE des Vieillards
Prix du Flacon : 4 fr. 50
Dépôt : F. RICHERT, Pharmacien
PARIS — 47, Avenue de l'Observatoire — PARIS

DIABÈTE GUÉRISON ASSURÉE
(TRAITEMENT RATIONNEL)
PAR LES PILULES ANTI-DIABÉTIQUES de MOUYSSET
Ph^o à ASNIÈRES (Seine) et toutes les Pharmacies. Le Flacon 6 fr.

CRÈME SIMON

à la glycérine, sans rivale
Pour adoucir, blanchir et velouter la peau du visage et des mains

DEMANDER PARTOUT LES NOUVEAUX MODÈLES :
FLACON DE TOILETTE OU DE VOYAGE | CRÈME SIMON EN TUBE

Recommandés aux Touristes et Bicyclistes



La POUDRE de riz SIMON & le SAVON à la Crème SIMON
COMPLÈTENT LES MERVEILLEUX EFFETS DE LA CRÈME SIMON

J. SIMON
13, rue Grange Batelière
PARIS

PRIME
aux Commandes rappelant le nom
de ce Journal



LE FOU, Légende Hongroise



Il y avait une fois un fou qui allait de foire en foire, qui allait toujours gai, par le soleil ou par la pluie. Si le temps était mauvais ou la route trop boueuse, quelque compère se rendant à la foire le prenait volontiers sur sa charrette, car les mille petites portes de sa figure tournaient sur les gonds de tant de rides, si drôlement, qu'un sourd-muet lui-même s'égayait rien qu'en l'apercevant.

Arrivé au champ de foire, voilà qu'il s'arrête devant une marchande de croquets, lui fait une grimace; les bouts de ses sourcils ont glissé jusqu'au coin de ses lèvres, et son nez rentre et s'aplatit tellement que sa face ressemble à un vieux pain d'épice tout ridé. La marchande de croquets manque de s'effondrer de rire; il a fallu l'étayer. En échange, elle tend un gâteau au fou. Le gaillard ouvre grand sa grande gueule et, prout! une cabriole. Où est-il, le gâteau? On ne le voit plus, il s'est évaporé comme du camphre. On le cherche partout, et enfin on le retrouve sous le froc d'un moine qui s'était hasardé par là. Le gâteau pend à la corde du froc, à côté du rosaire...

« Fils d'aveugle! Pas de ces bêtises-là avec moi, ou bien... »

Et l'homme de sainte vie profère de vilaines paroles.

Alors le fou s'agenouilla dévotieusement devant le moine et se signa vite, si vite, et s'excusa si douloureusement de sa mauvaiseté!... Le moine lui pardonnait déjà. Mais, pendant qu'il se calmait, le fou se mit à tirer de dessous le froc du saint homme des aunes et des aunes de ces rubans roses et bleus que les jeunes filles tressent dans leurs cheveux pour aller à la sainte messe le dimanche. Et comme le fou, à genoux, clignait des yeux avec une béate dévotion, tandis que ses bras dévidaient vertigineusement

les aunes de rubans, travail qui n'était pas un travail du bon Dieu! Et quand le moine voulut l'empoigner par le toupet, ma foi! le bon fou courait déjà sur les mains, dix boutiques plus loin, et de son pied dressé, braqué en l'air, il narguait le saint homme ébahi.

Une fois, le fou ramassa sur la grand'route une petite fleur des champs sans maître, que le vent y roulait.

« Où vas-tu donc, fillette? — Nulle part. — A qui es-tu? — A nulle âme. »

Elle était ébouriffée et elle avait faim. C'était celle-là justement qu'il lui fallait, au fou.

Alors ils se mirent à courir à deux le monde, la petite sorcière et le fou. Et la petite sorcière restait toujours aussi ébouriffée, et toujours elle avait faim; ils mettaient pourtant les gâteaux en commun, et à une foire ils s'étaient emparés d'un peigne. Mais la petite sorcière apprit à jouer des airs sur les dents du peigne, et elle n'apprit jamais à se peigner, pas même quand elle devint grande et quand elle devint belle.

Avec un bout de ruban rouge elle savait si bien arranger ses cheveux en furieuse crinière noire que c'était beaucoup plus joli que si elle les avait lissés devant un miroir d'argent avec un peigne d'or. Elle les entrelaçait comme un nid d'oiseau, ses cheveux, avant d'entrer dans la ville, devant la porte, et son ombre lui servait de miroir.

A la foire, un tas de garnements se pressaient sur les pas de la petite sorcière. Elle leur vendait l'avenir en remuant dans son tablier des pierres de couleur. Mais ce n'était pas l'avenir que les garnements voulaient d'elle. Tous, ils voulaient d'elle, à n'importe quel prix, un de ses cheveux.

« Un cheveu seulement, belle sorcière, et voici en échange mon âme. — Le diable la veut, votre âme, il la lui faut! » leur criait-elle. Et elle leur riait aux yeux. Et ses dents luisaient en blancheurs. Et des ardeurs s'épandaient du rouge sanglant de ses lèvres.

Le fou gambadait près d'elle, cent grelots grésillaient sur son habit pailleté, et lui, il arrachait de sa tignasse de fou des poignées d'étaupe et les offrait aux gars pour un baiser. Après quoi, ils s'en allaient là où les poussait le vent.

Ils couchaient sous les buissons, et comme ils y dormaient bien! La rosée d'aurore la débarbouillait et elle s'essuyait avec des rayons de soleil. Et toujours, avec son fou, la belle sorcière allait dansant de foire en foire.

Une fois ils arrivèrent dans une ville où se trouve la plus belle église du monde, où il vient des pèlerins sans nombre en procession par les rues.

O mon Dieu ! pourquoi le vent les avait-il poussés là ! En même temps que les processions, il y avait dans la ville une foire qui durait dix jours chaque année.

Les cloches de la ville bourdonnaient et tout ce peuple était en grande liesse, et on s'esbaudissait largement des folies du fou, et cent, et cent jeunes gars, affolés, se pressaient sur les pas de la belle sorcière. Et tous, et toujours, ils lui proposaient leur âme en troc contre un seul de ses cheveux.

Parmi les cent et cent gars, il y en avait un qui la suivait aussi, qui ne lui demandait rien, mais qui savait regarder comme le soleil arrivé à midi. Et même quand il était derrière elle, elle sentait qu'il la regardait.

Quand elle eut dansé une flamenka délirante, qu'elle fit le tour de l'assistance en tendant son tambourin enrubanné tout cliquetant de piécettes de cuivre et que tous les spectateurs y eurent jeté jusqu'à des pièces en argent, quand elle arriva devant cet étranger-là, tremblante, elle ferma les yeux sous son regard et elle laissa échapper le petit tambourin espagnol, et tout l'argent s'éparpilla sous les pieds des gens. Ils eurent beau, les bons marchands, bateliers et pèlerins, s'empresser de chercher et de ramasser les pièces et de les remettre civilement au fou, il eut beau, cet étranger-là, jeter au fou une bourse gonflée d'or, le fou n'en paraissait que plus inquiet, ses cabrioles devenaient de plus en plus rares, et il appelait sa belle sorcière : « Allons-nous-en de cette ville-ci ! Il n'y fera pas bon pour nous. »

Il arriva alors que, au milieu de la bousculade, un homme énorme, un marin, voulut la prendre par la taille. Mais, cet étranger-là, qui savait regarder comme le soleil arrivé à midi, empoigna le marin à l'épaule et il le fit voler dans la foule comme un brin de paille, seulement avec une main.

Pour le coup, le fou implorait avec plus d'insistance sa belle sorcière et lui demandait de quitter cette ville ; il l'appelait, il l'appelait comme il ne l'avait jamais appelée : « Ne t'en vas pas de cette ville-ci ! » soufflait à la belle sorcière une voix qu'elle n'avait jamais entendue encore dans aucune foire, une voix molle comme le nuage qui se fond dans le bleu de l'aurore, une voix profonde comme la rumeur de la forêt nocturne.

Cet étranger-là les suivit à la piste toute la journée. Il disait, sans prendre garde au fou qui l'entendait, que sa barque était là-bas, sous l'arche du pont couvert, près de la porte de la ville ; qu'au mât flottait un pavillon bleu parsemé d'étoiles ; qu'elle reconnaîtrait sans peine la barque.

« La reconnaîtras-tu ? — Oui ! » répondit la belle sorcière. Et le fou entendait toujours.

Et, là-dessus, elle se reprit à danser une flamenka qui flambait, comme si mille diables avaient piaffé dans son sang.

Le soir tombé, quand les marchands se furent éloignés, le fou, derrière la belle sorcière, s'en allèrent à pas languissants, et ils passèrent la porte de la ville. Quelle triste grimace faisait le fou, bien qu'il n'y eût personne pour le regarder !

« Tu iras ? — Oui. — Je t'y mènerai ? — Oui. »

Alors, il l'accompagna jusqu'à la barque au pavillon bleu parsemé d'étoiles. Et il ne lui dit pas de rester avec lui parce qu'il ne saurait que devenir quand elle l'aurait quitté, il fit seulement grimaces sur grimaces, et elles étaient de plus en plus drôles. Et même sur le rivage, il ne trouva rien à lui dire ; seulement, sa bouche s'allongeait, s'allongeait... C'était un fou, ce fou !

Et comme elle sauta vite sur la passerelle, en l'embrassant vite, sa belle sorcière : « Ne te jette pas à l'eau pour ça... je reviendrai... »

Puis le fou resta là, assis au bord du fleuve.

Assis au bord du fleuve, il regarda la barque démarrer et suivre le courant de l'eau.

Quand la barque se mit à dériver, voile levée, le fou se leva et la suivit en courant le long de la rive.

Et cent grelots grésillaient sur son habit pailleté.

Il la suivit durant trois jours et trois nuits, jusqu'à la mer, et ne quitta pas des yeux le pavillon bleu parsemé d'étoiles tant qu'il put en apercevoir une petite tache. Et quand il ne vit plus rien, il regarda encore pendant trois jours et trois nuits.

Alors, le septième jour, à pas languissants, il retourna à la ville où est la plus belle église du monde et où les pèlerins défilent toujours en procession par les rues.

Là, on lui jeta encore beaucoup, beaucoup d'argent, car rien n'est plus réjouissant qu'un fou triste.





La Dançe
de la Petite Sorcière

PAR CAROLUS AGGHÁZY

Quasi improvisata

PIANO *f*

LASSÚ lent

sf *dim.* *p*

Ped. Ped. Ped. Ped.

mf *m.d.* *p cresc.*

* Ped. * Ped. Ped. Ped. *

plus vite **a Tempo**

p

Ped. * Ped. Ped.



Mucha

cresc.
Ped. Ped. Ped. *

cresc.
Ped. à chaque mesure

sans pedale
Ped. à chaque mesure

cresc.
Ped. Ped.

f sf ff p
Ped. *

GUILDM. Grav.



IX. 57.

Et lui, le pauvre fou il s'en alla tout droit à l'église. Il se rappelait. Au temps où il était un fou gai, on le lui avait dit : les vœux formés en cette église se voyaient toujours

exaucés. C'est pourquoi il y avait là tant de processions et de pèlerins. Il voulut aussi se joindre à la procession, mais ceux qui la suivaient le repoussèrent tout le monde pouvait entrer dans l'église; mais, lui, on ne l'y laissa pas entrer, parce qu'on pensa qu'il venait y faire le fou.

On riait de lui, et c'était tout.

La tête basse, il s'assit à l'angle de l'église. Les gens l'entourèrent et ce fou était si triste que les pièces d'argent qui tombaient devant lui s'arrondissaient en nid, les petites pièces qui venaient dans le creux couvraient les autres.

Puis, c'est le soir. Les cloches se sont déjà tues. L'église est déserte. Le fou se glisse furtivement dans la sacristie.

« Hé bien, toi, le fou, que viens-tu faire ici ? » grogna le moine sacristain.

Toutes les pièces d'argent du fou allèrent vers la main tendue du moine; mais il y en avait tant qu'il troussa son froc en tablier. Le fou le pria de lui permettre d'entrer dans l'église par la petite porte.

« Qu'y ferais-tu donc, fou ? »

— Je veux aussi prononcer un vœu.

— Mais tu ne sais pas même prier, sans doute... »

Il supplia tant le moine sacristain que celui-ci, dont les manches retroussées laissaient encore couler des pièces, consentit. Enfin, il lui était permis d'entrer dans l'église.

« Que faut-il, pour qu'on m'exauce ? »

— Fais de ton mieux, mets-toi devant l'autel de la Madone. »

Alors, le moine le laissa entrer dans l'église, par la petite

porte, et, du seuil de la sacristie, il se mit à le surveiller. Un vœu ? Comment allait-il s'y prendre ?

Le fou ne réfléchit pas. Il alla tout droit à l'autel. Au-dessus,

était un tableau représentant la sept fois belle Madone.

Alors le moine sacristain eut très peur et demeura stupéfait au seuil de la sacristie.

Devant l'autel le fou commence à exécuter des culbutes vertigineuses, il tord les jambes, les bras, pirouette, vire en toupie, se brise en arrière, les reins pliés, colle à sa nuque les plantes de ses pieds, rebondit sur les mains, les pieds menaçant la voûte; il donne tout ce qu'il peut donner, ses membres heurtent le sol, sa tête sonne aux marches de l'autel; il crispe sa face en des milliers de plis, halette furieusement, et toujours, toujours les cent grelots grésillent sur son habit pailleté; voilà que son corps se fronce comme une étoffe qui brûle, puis se ramasse en forme de tonneau, puis s'étale en longueur comme un long serpent; il sanglote des sons indistincts, bouillonnants, les veines de son cou sont gonflées à éclater, la sueur ruisselle sur sa peau, et, sur le marbre de l'église à la renverse, il tombe.

Et alors, dans toutes les tours, toutes les cloches sonnèrent ensemble : la lumière jaillit à tous les cierges; les orgues commencèrent un hymne, une divine lueur s'épandit de l'autel, et la Vierge

descendit du cadre, ôta sereinement le voile étoilé dont sa tête est ceinte, et, avec douceur, essuya la sueur sur le visage du fou...

Mais, mon Dieu! la Madone peut-elle ramener une belle petite sorcière, une fois qu'elle est partie ?

DÉSIRE MALONYAY.
(Traduit par Adrien REMACLE.)

(Illustrations de Mucha.)



MIRACLE D'AMOUR

I

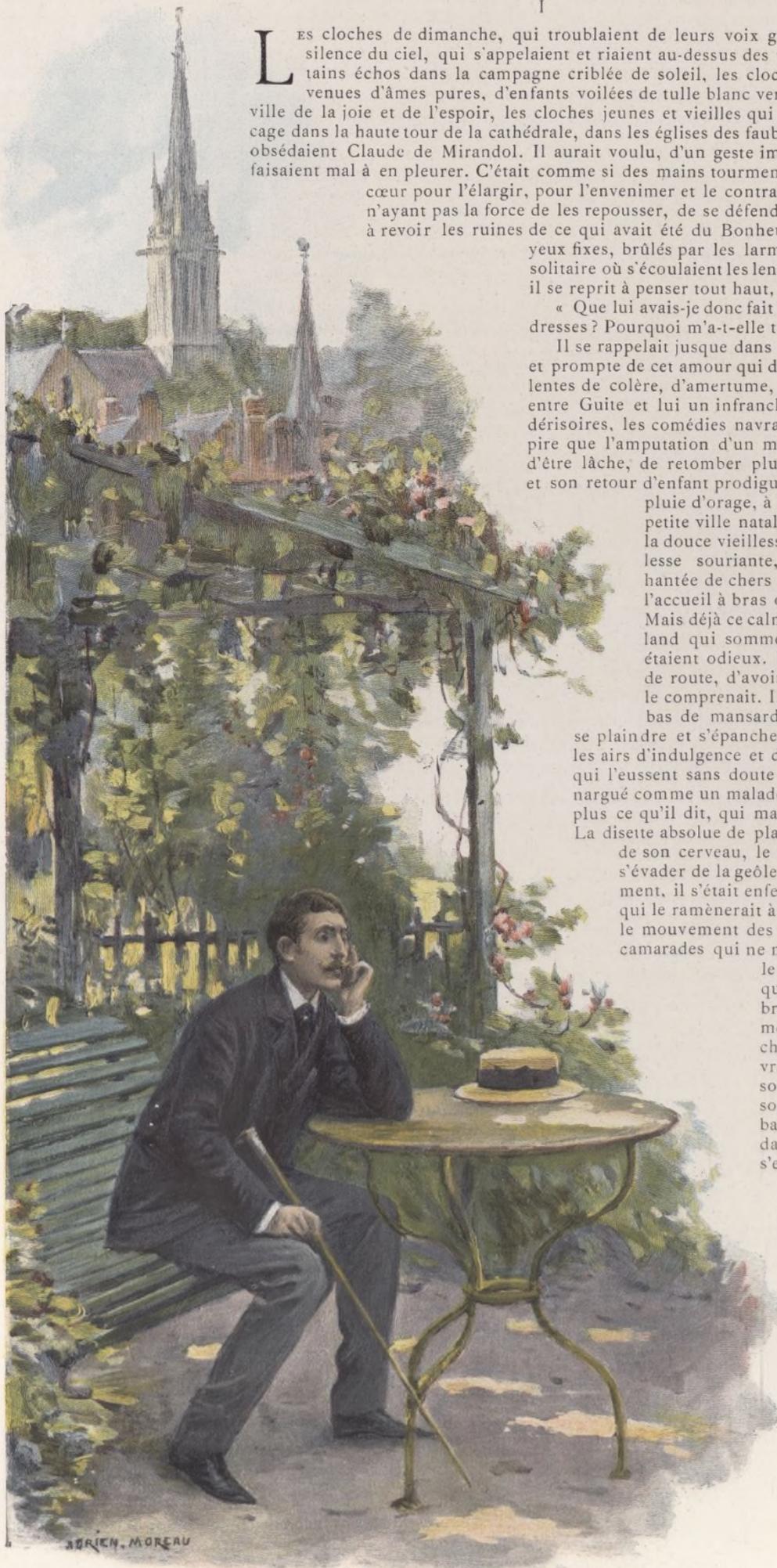
Les cloches de dimanche, qui troublaient de leurs voix graves, de leurs voix aiguës, le morne silence du ciel, qui s'appelaient et riaient au-dessus des toits de tuiles, qui éveillaient de lointains échos dans la campagne criblée de soleil, les cloches de Fête-Dieu qui annonçaient des venues d'âmes pures, d'enfants voilées de tulle blanc vers les autels, qui semaient sur toute la ville de la joie et de l'espoir, les cloches jeunes et vieilles qui se répondaient comme des oiseaux en cage dans la haute tour de la cathédrale, dans les églises des faubourgs, dans les chapelles des couvents, obsédaient Claude de Mirandol. Il aurait voulu, d'un geste impérieux, les rendre muettes. Elles lui faisaient mal à en pleurer. C'était comme si des mains tourmenteuses eussent cherché la plaie de son cœur pour l'élargir, pour l'envenimer et le contraignaient, si dolent encore, si meurtri, n'ayant pas la force de les repousser, de se défendre, à retourner la tête vers le Calvaire, à revoir les ruines de ce qui avait été du Bonheur. Et, le menton dans les doigts, les yeux fixes, brûlés par les larmes et par la fièvre, au fond du jardin solitaire où s'écoulaient les lentes journées de sa convalescence d'âme, il se reprit à penser tout haut, à sangloter douloureusement :

« Que lui avais-je donc fait ? Pourquoi s'est-elle lassée de mes tendresses ? Pourquoi m'a-t-elle trompé, moi qui l'aimais à en mourir ? »

Il se rappelait jusque dans les moindres détails la fin lamentable et prompt de cet amour qui devait durer toute la vie, les scènes violentes de colère, d'amertume, de jalousie qui avaient bientôt creusé entre Guite et lui un infranchissable fossé, les mensonges entêtés, dérisoires, les comédies navrantes, la rupture brusque, courageuse, pire que l'amputation d'un membre broyé par un obus, à la veille d'être lâche, de retomber plus soumis, plus aveugle sous le joug, et son retour d'enfant prodigue, en détresse, comme fouetté par une pluie d'orage, à bout de forces, de désillusions dans la petite ville natale, dans la paisible maison qui abritait la douce vieillesse de la meilleure des mères, une vieillesse souriante, enviable, étayée d'amitiés fidèles, hantée de chers souvenirs et de consolantes croyances, l'accueil à bras ouverts, attendri, qui l'avait réchauffé. Mais déjà ce calme immuable, cette stagnation de chaland qui sommeille dans l'eau morte d'un canal lui étaient odieux. Il avait l'impression de s'être trompé de route, d'avoir échoué en un pays où personne ne le comprenait. Il étouffait comme sous un plafond trop bas de mansarde étroite. Il souffrait de ne pouvoir se plaindre et s'épancher. Il redoutait les réflexions hostiles, les airs d'indulgence et de vague pitié, les hochements de tête qui l'eussent sans doute interrompu au moindre essai d'aveu, nargué comme un malade dont la raison vacille et qui ne sait plus ce qu'il dit, qui marmonne d'in vraisemblables histoires. La disette absolue de plaisirs, l'ennui qui s'épaississait autour de son cerveau, le rejetaient dans le passé. Il aspirait à s'évader de la geôle d'exil où, volontairement, imprudemment, il s'était enfermé. Il avait hâte de prendre le train qui le ramènerait à Paris, de se perdre, de s'étourdir dans le mouvement des foules changeantes, d'interroger des camarades qui ne mentiraient pas, de savoir si l'infidèle

le regrettait, avait eu quelque chagrin, quelque émoi aux lendemains de leur brouille ou en avait pris insoucieusement son parti, s'accommodait d'avoir cherché ailleurs la joie d'aimer, était vraiment heureuse. Heureuse ! L'inconsolé répéta le mot désespérant avec une sourde angoisse, et il lui sembla que les battements de son cœur s'arrêtaient dans l'étreinte d'un étai, que sa bouche s'empoisonnait de fiel.

Le jardin était comme une robe d'épousée que les clartés des cierges pailletent de frissonnantes taches d'or. Des roses blanches, au parfum subtil d'amande, par centaines, par milliers, enguirlandaient les vénérables troncs des arbres et les charmilles, égayaient les socles des vases de marbre. Entre des bordures d'œillets blancs se balançaient de magnifiques lis et des pavots immaculés. D'invisibles fauvettes mêlaient comme les trilles rieurs d'une flûte de cristal à la monotone et berceuse plainte du jet d'eau. Des flots de lumière ruisselaient du ciel, inondaient les choses et les embellissaient. On eût dit que les



ADRIEN MOREAU

branches étaient irradiées de merveilleuses émeraudes, que de magiques prunelles y scintillaient, y cherchaient d'autres regards. Et autant que les cloches, ces épanouissements de calices, ces blancheurs éparses, ces tiges flexibles, ces scintillements de pierres précieuses, ces gazouillis d'oiseaux qui lui suggéraient tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait perdu, la taille souple, les yeux ensorceleurs, les épaules nacrées, l'adorable visage, la voix câline de Guite, l'irritaient, le brisaient. Il la sentait rôder autour de lui, comme un fantôme, s'approcher à petits pas. Elle se penchait lentement afin qu'il ne perdît pas une seule de ses paroles, murmurait phrase à phrase, avec des inflexions de raillerie, l'adieu désenchanté et désenchanteur qui avait été le dernier couplet de leur chanson d'amour, lui en enfonçait chaque mot dans le cœur et dans le cerveau, comme de longs clous rouillés.

« Nest-ce pas beaucoup, disait-elle, que je me sois laissée aimer, que vous m'ayez amusée un peu plus d'un mois ? Vous seriez-vous imaginé par hasard que j'avais l'âme d'une grisette, que cet essayage se transformerait en amour à perpétuité, que je vous prierais de m'offrir votre nom. Ma première expérience du mariage m'a suffi. Vous commencez à me persécuter, à être jaloux, vous perdez la tête quand je souris au salut d'un ami, quand j'arrive en retard à nos rendez-vous, quand je reçois une lettre. Vraiment, ce n'est plus drôle de « jouer avec vous » comme gouaille le clown Foottit, et il vaut mieux, avant les grandes scènes, baisser le rideau. On ferme, cher monsieur, on s'en retourne chacun chez soi ! »

Il défaillait comme un vagabond qu'écrase une charge trop



lourde et qui n'a plus la force et le courage de finir l'étape, de gravir les côtes pierreuses. L'éternel repos de la mort l'attirait.

Le sable de l'allée craqua sous des galoches de servante. Philomène, qui depuis trente ans repassait et ravaudait le linge de la maison, surgit au seuil de la tonnelle, le bonnet de travers, les joues luisantes, le regard aux aguets derrière ses lunettes rondes.

« J'aurais dû me penser, bougonna-t-elle essoufflée, que vous étiez à prendre le frais dans le jardin et ne pas vous chercher ailleurs comme une sottise... Autrement, Madame m'envoie vous dire, sauf votre respect, monsieur Claude, que ce n'est pas permis de rester les deux pieds dans un soulier un jour comme aujourd'hui, qu'on vous espère au reposoir de l'impasse Cante-graille... Ces demoiselles ont apporté de pleins paniers de fleurs, et ça travaille, ça rit, les cœurs mignons, comme si elles se figuraient gagner le Paradis ! »

Claude lui coupa la parole, fatigué par ce verbiage.

« Retourne vite les aider, je te suis.

— Bien sûr, monsieur ? » insista-t-elle.

Il haussa les épaules et répliqua d'un ton maussade :

« Je n'ai rien de mieux à faire ! »

Cependant, une émotion profonde, inéluctable, l'envahit, le pénétra lorsque de la porte cochère, ouverte à deux battants, il vit la rue parée comme pour des noces de princesse, les façades de briques et les balcons de pierre des vieux hôtels tendus de rideaux de soie, de draps où étaient épinglés des bouquets, de guirlandes de laurier et de myrthe, le tapis épais, féerique, de corolles effeuillées, qui cachait les pavés et les ruisseaux et où d'adroites mains avaient dessiné des arabesques, de naïfs emblèmes, des blasons d'orgueil et de seigneurie ainsi que sur une page de missel, les voiles de navire tendues entre les toits et qui se gonflaient, qui avaient l'apparence d'une voûte d'église d'où s'épandaient d'indécises et mystérieuses ombres, et les papillons, les abeilles, qui tournoyaient pris de vertige, grisés par cette moisson de fleurs, qui voletaient dans l'air doré, pareils à de légers pétales. Il se croyait redevenu tout enfant. Il revivait des minutes d'émerveillement ingénu, d'innocence angélique, de foi ardente.

Il se redressait apaisé comme sous des bénédictions. A l'entrée de l'impasse, madame de Mirandol, assise dans une bergère en velours d'Utrecht, contemplait son œuvre, aiguillonnait les jeunes filles qui étaient venues l'aider et riait aux éclats, musant, chantant, étendaient la nappe de dentelles, ajoutaient des roses aux roses, plantaient le tabernacle, étayaient les chandeliers.

L'une entre toutes, par sa joliesse exquise et délicate, eut mérité d'entendre bruire à ses oreilles la Salutation de l'Archange : « Salut, Vierge pleine de grâce ». Elle n'était ni grande ni petite, avec des cheveux de soie d'un blond cendré, des bouclettes où l'on aurait cru que dormaient des rayons pâles de soleil automnal, de larges yeux de poupée comme remplis d'une eau limpide et bleuâtre de source, des lèvres veloutées d'une teinte de fruit qu'aucun contact n'a terni et qui rayonnaient, qui avaient le charme auroral d'une bouche de baby. Elle portait une toilette très simple de mousseline. Un ruban rose lui servait de ceinture. Des brins de chèvre-feuille et de viorne s'enchevêtraient sur son chapeau de paille.

Les bruyantes travailleuses se turent et s'arrêtèrent. Le visage douloureux de Claude les intimidait, les troublait. Elles craignaient d'avoir les joues trop colorées, d'être décoiffées, de déplaire à ce visiteur inattendu, à ce personnage romanesque et misanthrope sur qui l'on chuchotait par la ville tant de choses et que l'on n'avait pas encore aperçu depuis qu'il était arrivé de Paris, ni dans quelque salon, ni aux offices de la cathédrale, ni sur le mail à la musique militaire. En hâte, confuses, gênées, inquiètes, elles dénouèrent les cordons de leurs tabliers de sacristaines.

Madame de Mirandol s'était levée, plaisantait :

« Tu te montres quand il n'y a plus rien à faire, paresseux fieffé ! »

Il s'écria aimablement, dans un désir de les apprivoiser, de les rassurer :

« J'espère, Mesdemoiselles, que ma mère n'a pas bien regardé, que je puis me rendre utile. »

Elles s'enhardirent, babillèrent en même temps.

« Mais certes oui, monsieur... Vous accrocherez les cordons du dais.... Le Saint-Esprit ne tient pas... Nous ne serions jamais parvenues, toutes seules, à clouer le socle, ça abîme trop les doigts, les coups de marteau... Désirez-vous un tablier ? »

Madame de Mirandol les gourmanda :

« Attendez au moins que je vous aie présenté Claude, mes petites belles. »

Les jeunes filles s'avancèrent comme pour une distribution de prix.

« Mademoiselle Jacqueline de Fonfrède et sa sœur Béren-gère, continua la douairière, qui observait son fils à la déro-bée, mademoiselle Andrée de Vindrac, mademoiselle Thérèse de la Bastide, ta cousine. »

Elle prit un temps avant de prononcer le nom de la der-nière, de celle qui avait des cheveux si fins et des yeux si clairs.

« Mademoiselle Colette de Saint-Cirgue, Lilette qui vient de sortir du Sacré-Cœur, la fille de nos meilleurs amis. »

La douce blonde salua monsieur de Mirandol d'une céré-monieuse révérence. Il sursauta comme ébloui par un brusque jet de lumière et soupira :

« Lilette, Lilette... Est-ce possible que ce soit vous, made-moiselle, vous qui aviez les cheveux dans le dos, qui sautiez à la corde avec des rires fous, qui vouliez toujours tenir ma main quand vous étiez malade, Lilette qui aimait tant les pralines et les contes de fées... »

— Je vous avais reconnu aussitôt, moi, fit-elle instinctive-ment coquette et affectueuse, mais j'étais fâchée que vous ne fussiez pas venu nous voir, que vous eussiez l'air de ne plus vous souvenir de votre petite amie, de l'enfant qui vous sur-nommait le « Monsieur joli », et vous mériteriez que je ne vous pardonne pas. »

Thérèse de la Bastide, qui avait des allures fanfaronnes de garçon manqué, les sépara.

« Vous n'êtes pas ici, mon cousin, pour nous empêcher de travailler, dit-elle ; voilà le marteau et les clous. »

Madame de Mirandol s'était à nouveau enfoncée dans la moelleuse bergère, suivait des yeux Lilette et Claude. Un ins-tant, ils furent tout près l'un de l'autre au haut d'une échelle double, et la jeune fille chuchota :

« Vous n'aviez pas cette mine défaite et ces mauvais yeux, autrefois ; je devine que vous pleurez quand personne ne peut vous surprendre, et l'on ne pleure pas pour des bêtises, pour rien, à mon âge et au vôtre ! »

— Mais pas du tout, mademoiselle, balbutia Claude, c'est la grosse chaleur, à laquelle je ne suis plus accoutumé et qui m'ac-cable ; soyez sûre que je n'ai pas le moindre ennui.

— Lejurerez-vous sur ma tête ?

— Je ne jure que si cela en vaut la peine.

— Vilain menteur !

— Petite curieuse ! »

Elle fit la moue et, presque fâchée, s'écria :

« Vous ne méritez pas que je m'intéresse à vous ! »

Les trois bonnes de madame de Mirandol, la gouvernante de mademoiselle de Vindrac et le cocher du marquis de Fonfrède accouraient affairés, les bras levés, la gorge sèche, comme des annon-ciateurs de victoire.

« Dépêchez-vous d'allumer les cierges, mesdemoiselles, s'écriè-rent-ils, la procession sort de la place des Salenques, il ne reste que le reposoir des bonnes Sœurs de la Sainte-Enfance avant le nôtre. »

Ce fut une envolée de jupes autour du tabernacle et des chan-deliers, et bientôt l'éphémère au-tel resplendit comme une châsse, les bottelées de fleurs, les voiles de guipures, les draperies de ve-lours eurent une patine d'or, mi-roitèrent, s'animentèrent d'une danse joyeuse de petites flammes jaunes. Les rauques et rythmiques rou-lements des tambours scandaient au loin la solennelle rumeur des psalmodies, les vibrations allègres des cantiques qu'enton-naient des voix d'écoliers et des voix de femmes.

Les fenêtres des maisons s'ouvraient, les domestiques apportaient sur les balcons des corbeilles de pétales et de feuilles. Et les bannières des paroisses, les drapeaux des confréries, les reliques précieuses, les statues vénérées des protecteurs de la cité, de la Vierge Noire et de saint Jude emplirent soudain toute la rue.

Les souliers de satin des premières communiantes, les grosses chaussures cloutées des pénitents, les bottines des congréganistes et des dévots écrasaient le délicieux tapis comme des grappes mûres de vendange. Tout était blanc. A voir ce cortège, on se fût imaginé que de frêles nuées, des débris d'avalanches ondulaient entre les façades, traînaient refoulés par l'ostensoir que l'évêque tenait dans les mains. Et des man-sardes, des fenêtres, des balcons, des porches, jaillirent de nou-velles fleurs sur les fleurs, et toutes ces parcelles de roses, de tubéreuses, de marguerites, d'hortensias, de phlox, s'accrochè-rent aux ornements des prêtres, aux simarres des enfants de chœur, aux broderies du dais. La procession s'avavançait comme sous des rafales d'une neige odorante et radieuse.

Claude s'était agenouillé à côté de Lilette, et dans la fumée qui s'élevait des encensoirs, cependant que planait sur les têtes courbées l'auguste Signe de l'officiant, les mains jointes vers sa petite amie de jadis, il exhala de toute son âme angoissée cette oraison suprême :

« Dieu doit exaucer vos prières, Lilette ; demandez-lui, je vous en supplie, du bonheur, de l'oubli pour le pauvre fou que je suis ! »

II

Mademoiselle de Saint-Cirgue était à son piano lorsque Claude entra dans le salon, timidement, comme s'il eût pénétré dans une chapelle.

Les persiennes closes et les longs rideaux de mousseline tamisaient la lumière, et ces vagues ténèbres, où apparaissaient de solennelles alignées de portraits, des panneaux de tapisserie, de vieilles choses délicates et jolies, avaient une fraîcheur assou-pissante de forêt.

Ainsi qu'en les Annonciations des maîtres mystiques, des rais de soleil semés d'atomes blonds qui tourbillonnaient, qui emplissaient l'air d'une vie mystérieuse, frôlaient les cheveux de la musicienne, y allumaient des luisances de bijou.

Troublée, elle aussi, anxieuse, s'énervant d'une attente où les coups de sonnette, le roulement d'une voiture dans la rue, les

moindres bruits la faisaient tres-saillir de la nuque aux talons, Li-lette effleurait les touches d'ivoire de ses doigts fuselés. Elle était à l'unisson de leur rêve à tous deux, de leur émoi, cette musique douce, sentimentale de Chopin, et, sans que sa chère fiancée se doutât de sa présence, Claude l'écoutait en un ravissement de tout l'être, s'en grisait comme d'un philtre.

Ses yeux, peu à peu accou-tumés à l'obscurité, distinguaient Lilette, l'épiaient, se délectaient de la voir, et il s'écria enfin d'une voix de reconnaissance et de ten-dresse :

« Je vous aime. »

Elle se leva, avec un grand fris-son, murmura :

« Oh ! que vous m'avez fait peur ! »

Il avait saisi les mains de Li-lette. Il l'implorait.

« Ne me permettez-vous pas de vous embrasser, ma belle fian-cée, mon amour ? »

Sans rien répondre, elle s'a-battit d'un élan dans ses bras, lui accorda, dans un sourire extasié, sa jeunesse, sa beauté, son âme blanche. Et il la baisa dévotement sur le front, sur les paupières et derrière ses petites oreilles et dans ses cheveux follets, enveloppa tout ce visage adorable d'un voile de caresses.

« Je vous aime, mon cœur, répétait-il, je vous aime, je vous aime. »

— M'aimerez-vous toujours comme vous m'aimez aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Toujours, mon aimée, tou-jours, et chaque jour davantage ! »

Et les lèvres de Claude s'ap-puyèrent sur les lèvres de Lilette,

passionnément et chastement, s'y purifièrent des anciennes souillures, y consacèrent leur serment, y reconquirent la joie de vivre, la confiance dans l'avenir, la foi.





La tête charmante de la jeune fille s'était renversée en arrière et les épingles d'écaille qui retenaient ses cheveux tombèrent une à une sur le parquet. Et ainsi décoiffée, nimbée de boucles, de mèches éparses qu'illuminaient les rais de soleil, elle ressemblait aux petites saintes des légendes dorées, qui convertissaient les malheureux pécheurs, qui les guidaient vers le ciel de leur regard d'enchantement, qui leur rendaient la quiétude perdue, le bonheur vainement cherché sur les mauvaises routes.

III

Les fenêtres, encore éclairées, qui brillaient aux flancs des collines et sur les berges de la rivière, s'étaient éteintes une à une, et toutes les rumeurs qui tissent le silence des belles nuits chaudes de septembre, toute la vie mystérieuse qui palpait dans les ténèbres renaissaient, donnaient l'illusion d'une incessante et vague prière lointaine des foules pèlerines que guident les étoiles. De rauques cris de hiboux, des aboiements affolés de chiens, les grelots des charrettes, les chansons hoquetées des ivrognes perdus, en interrompaient par instants la mélancolisante et endormeuse quiétude. Et les rainettes qui se répondaient au bord de l'eau faisaient penser à de magiques horloges où un timbre de cristal eût sonné les heures mortes, les heures roses et noires qui ne reviendront plus, invité l'âme à se recueillir, à rêver.

Claude s'attardait dans ces ténèbres qu'il aurait dû fuir comme un danger, se penchait sur la rampe de la terrasse, comme s'il eût écouté quelqu'un qui parlait de lui.

Du salon où elle venait d'écrire à sa mère, Lilette l'avait appelé à plusieurs reprises et il ne s'était pas dérangé, n'avait pas même tressailli.

O les veilles de départ, lorsque l'on quitte la maison de la première halte, le vieux logis qui se cache derrière la forêt, qui semble voué à abriter d'initiales béatitudes, à n'entendre que les gazouillements des nids et les aveux d'amour, la chambre qui s'emplissait de la fraîche haleine des bois, d'une odeur de bouquet et de rosée, et d'une lumière si blonde, si limpide dès que les volets étaient ouverts, les fenêtres qui encadraient des ciels nacrés d'aube, des ciels étranges de crépuscule, des ciels profonds, constellés d'astres et les reflets fuyants, éphémères de l'eau, et le frisson des feuillages, et les belles lignes violettes et bleues des coteaux, les fenêtres qui servaient d'accoudoirs aux langueurs infinies, qui furent si propices aux causeries câlines, aux projets d'avenir, aux baisers délicieux ! O l'arrière-pensée que l'on ne goûtera plus ailleurs de semblables joies, que l'on a épuisé d'un coup la somme de bonheur qui est réservée à chaque créature, qu'au tournant de la route, quand auront disparu,

parmi les arbres et la poussière, les toits du gîte regretté, les jours mauvais, les jours incertains commenceront !

Qu'ils étaient fous de s'en aller ainsi, de ne pas avoir brûlé leurs malles ; qu'il avait eu tort, cependant que Lilette ne demandait qu'à modeler ses désirs sur les siens, qu'à suivre ses conseils, de ne pas la décider à fuir l'agitation des villes, à s'isoler complètement avec lui, loin de tout, de l'attirer vers Paris !

Aurait-il la force de tenir ses serments, de ne pas succomber aux tentations si madame de Noctis le relançait,

souffrait de leur rupture, mettait tout en jeu pour le reprendre ? Était-il bien guéri de cet ancien amour ? Avait-il suffisamment réfléchi avant d'engager son honneur dans ce mariage romanesque ?

Il aimait Lilette, il eût été malheureux au delà de tout de lui causer la peine la plus légère. Elle le ravissait par sa douceur passionnée, par sa joliesse idéale. Il se disait que ce serait commettre l'action la plus vile, la plus odieuse, que de la tromper, d'obéir aux suggestions de Guite. Et pourtant, si à cette minute, son ami le meilleur l'avait interrogé, les yeux dans les yeux, se fût écrié : « Claude, donne-moi ta parole d'honneur que tu rejetteras hors de ta vie cette femme, le jour où elle y reparaîtrait, où elle en appellerait à ton cœur », il eût, avec des rougissements de honte, répondu tout bas :

« Je ne peux pas t'en donner ma parole d'honneur ! »

Il frappa la terre du pied comme pour écraser une bête venimeuse, mais les bras nus de Lilette qui s'était approchée de lui à petits pas, se nouèrent à son cou et l'embrassant et le grondant à la fois, la jeune femme s'exclama :

« C'est gentil, monsieur, de ne pas répondre à sa petite Lilette, de lui fausser compagnie comme si vous aviez des raisons de la boudier... Vous mériteriez je ne sais quoi, tout ce qu'une femme doit faire de pire à un vilain homme... Ça vous amuse donc de contempler ces taches d'encre d'où s'envolent des chauves-souris... D'abord, quand on doit voyager, on se couche de bonne heure. »

Il l'interrompit : « Nous ne partons plus.

— Tu ris ! A présent que toutes les malles sont finies, que les ordres sont donnés !...

— Nous en serons quittes pour les défaire, on est admirablement ici, à quoi bon se remettre en route !

— Vraiment, vous avez décidé ça tout seul... Eh bien, moi, je voudrais déjà être arrivée à Paris dans notre « chez nous » et si vous tenez à moisir aux champs...

— Lilette, nous étions si heureux...

— Ne le serons-nous pas autant là-bas ? Et puis merci, pour

que vos bons amis me prennent en grippe, m'accusent de vous séquestrer au moment des chasses, pour qu'on ne nous invite plus jamais nulle part... On part demain, dites tout de suite que le monsieur et la dame partent demain, ou je ne vous aime plus...»

Il murmura : « Puisque tu y tiens tant, nous partirons... »

Et ils rentrèrent dans leur chambre, tandis qu'à travers le grésillement des insectes, les friselis des feuilles de peupliers, les rainettes continuaient à égrener leur note brève et claire de cristal, à sonner les heures du passé...

IV

Madame de Noctis s'appuyait sur le bras de Claude avec une lassitude croissante, l'entraînant à petits pas le long de la jetée, tandis que les servantes de l'auberge achevaient de dresser la table dans un clos de pommiers.

« Alors, vous n'avez été, ni satisfait, ni ennuyé de cette farce du hasard, dit-elle, de rencontrer dans une partie de campagne votre toquée de Guite... Vrai, votre cœur n'a pas battu un tout petit peu plus fort ?.. »

Monsieur de Mirandol mordait ses lèvres à les faire saigner, s'entêtait à se dérober, à ne pas lui répondre. Avec des inflexions de mélancolie, une voix désolée, langoureuse de victime d'amour, elle revint à l'assaut :

« Comme vous m'aimiez peu, comme vous vous êtes détaché facilement de moi... Ce matin, quand vous vous êtes avancé sur le perron du château comme sans m'avoir vu, que votre ami et le mien, monsieur de Bayeux s'est écrié : « Venez donc, Claude, je tiens à vous présenter à la plus charmante de nos voisines, à madame de Noctis », je me demande comment je ne me suis pas évanouie, comment j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour vous tendre la main, pour parvenir à répondre : « Mais monsieur de Mirandol est un de mes vieux amis ». Ah! dans cette poignée de mains fiévreuse, tremblante, que de choses j'avais essayé de mettre, combien de tendre amitié, combien de regrets, combien de joie ! »

Claude fronça les sourcils, énérvé, raidi, comme un cheval prêt à se cabrer.

« Et votre main, continua-t-elle, est restée comme morte dans la mienne, vous m'avez glacée par votre indifférence méchante, accueillie en trouble-tête.

— Vous savez trop que ce n'est pas vrai, que je ne suis pas, hélas, guéri de vous ! »

Guite avait été secouée dans tout l'être par la violente réponse de monsieur de Mirandol, et les paupières entrecloses, elle s'assit sur le parapet, raya le sable du bout de son ombrelle.

« J'aurais donné je ne sais quoi, continua-t-elle pour être assise auprès de vous dans le mail-coach durant toute la promenade et je n'ai pas osé... Où et quand nous reverrons-nous,

maintenant, seul à seul, comme ce soir, probablement jamais, puisque vous êtes marié ! »

Il y eut un silence. Les flaques d'eau morte qui miroitaient entre les pierres vertes et dans les innombrables ridules de la grève avaient des teintes sinistres et tragiques, évoquaient, ainsi que ces bateaux immobiles, abandonnés sur le sable humide que léchait l'écume du reflux quelque tuerie de trahison où le sang coula à grands flots des poitrines défoncées, des gorges pantelantes.

Et c'était aussi dans le ciel épouvanté comme de rouges fumées d'incendie, comme les braises éparpillées d'un bûcher, comme des ruines de palais qui s'écroulent et d'où ruissellent des torrents d'or en fusion, de pierres précieuses liquéfiées. Puis le crépuscule glissa, paisible, étendit ses voiles de crêpe sur les suprêmes lueurs qui palpaient et agonisaient à la crête des vagues, vers l'occident, se décolora, se métamorphosa comme sous une pluie de cendres et de violettes, tout devint peu à peu d'un gris mauve, fané, les falaises, les nuages, les champs de goémons et de galets, les flaques figées, le sable, l'infini. Des voiles fantômes fuyaient à l'horizon comme des chauves-souris. Et les ténèbres s'épaissirent, les lignes des constellations scintillèrent incertaines, pâles, des éclats de lumière jaillis d'un phare lointain trouèrent la brume. La mer semblait un abîme de tristesse. Des sanglots étouffés, des plaintes défaillantes montaient de cette nappe obscure, mêlés à l'immensité du ciel, se prolongeaient en échos dans la voix de Guite, la voix brisée qui pleurait l'Irrémédiable.

« D'autres se sont chargés de me l'apprendre, continua-t-elle amèrement, comme ulcérée de rancunes, ce mariage si promptement décidé et dont le secret avait été si bien gardé... D'autres qui tenaient à savoir comment je supporterais un tel



coup... Je vous suis reconnaissante de ne pas me l'avoir annoncé vous-même... »

Il la regarda bien en face, comme un ennemi dangereux dont on affronte les traîtrises et les embûches.

« Si vous avez souffert comme vous me l'affirmez, soyez certaine que votre douleur n'a pas été plus profonde, plus cruelle que la mienne... Je vous eusse aimée, je le jure, jusqu'à la mort; je ne suis parti que parce que vous me l'ordonniez, parce que vos lettres, vos impitoyables lettres... »

Elle crispas ses doigts comme un bâillon sur la bouche de Claude.

« Je vous en prie, Claude... Pardonnez-moi... J'ai été trop coquette, trop femme... Je jouais avec votre cœur si tendre, j'espérais, par ces comédies, par ces mensonges, vous retenir, vous river à moi, vous rendre l'aveu de mon entier amour plus désirable et meilleur. »

Il la repoussa brutalement.

« Soit, oublions tout cela; n'est-ce pas d'ailleurs aussi loin de nous que les voiles qui s'enfoncent là-bas dans la nuit... Vous vous êtes consolée, je le suppose... »

— Non, Claude, je ne me suis pas consolée, et j'aime ma peine puisqu'elle me vient de vous... »

Elle le fascinait de ses yeux verts, de sa bouche charnue d'où les paroles tombaient une à une comme des gouttes de parfum.

Il chancelait, épuisé par cette lutte, et cria : « Taisez-vous, taisez-vous, je ne peux plus, je ne dois plus vous aimer... »

Guite roucoula, souriante, d'un air de défi : « Elle est donc plus jolie, elle sait mieux aimer que moi, mon Claude ? »

La trompe du guard sonnait le diner, rappelait les couples égaillés dans la campagne et devant la mer. Madame de Noctis reprit le bras de monsieur de Mirandol, se dirigea du côté de l'auberge, et comme ils touchaient à la grille de l'enclos, elle s'exclama avec un accent persifleur : « Vous avez bien raison, cher ami... où cela nous mènerait-il ?... Puis, c'est tellement rare un mari fidèle... »

Mais, après le diner, en lui offrant un verre de calvados, elle murmura, haletante : « Quand partez-vous ? »

— Demain...

— Et vous ne reviendrez pas chez monsieur de Bayeux... bientôt... le plus tôt que vous le pourrez. »

— Vous le désirez donc vraiment, Guite ?

— Je vous en supplie... Le parc du vicomte et le mien ne sont séparés que par un mur...

— Dans huit jours...

— Huit jours... que ce temps va me paraître long ! »

Et, en se baissant pour ramasser une rose tombée de sa ceinture, la séductrice victorieuse caressa tout le visage de Claude de ses cheveux.

V

Lillette rêvait au milieu des coussins de pâle velours et de vieille soie fanée qui étaient amoncelés derrière sa tête blonde

sur la chaise longue. Elle se souleva et fit un peu de place à Claude.

Et, l'entourant de ses bras comme d'un collier, joyeuse, puérile, ne s'apercevant pas, dans son bonheur, du pli de remords et d'angoisse qui se creusait entre les sourcils contractés du coupable et qu'il ne l'embrassait pas, qu'il semblait ne plus oser la regarder, avoir sur le cœur un poids qui l'étouffait, elle s'écria :

« Comme tu as eu raison, mon chéri, d'aller chasser chez cet excellent Bayeux... Nous ne nous étions jamais quittés depuis que nous sommes mariés, pas une minute de rien du tout, et je ne pouvais savoir la place que tu tiens dans ma vie et combien je t'aime, comme j'ai besoin de te posséder pour être heureuse. »

Claude l'interrompit àprement :

« Tu n'aurais pas dû me laisser partir seul ! »

Elle eut aux lèvres un délicieux sourire qui creusa les fossettes de ses joues, murmura :

« Tu penses que ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué; mais ce n'aurait été ni sage ni prudent. »

— Ni sage, ni prudent, je ne m'explique pas pourquoi...

— Quand j'étais toute petite, te rappelles-tu les belles histoires que tu me racontais et que j'écoutais émerveillée... Elles débutaient toujours par la même phrase :

« Il était un roi et une reine », et elles se terminaient invariablement ainsi : « Ils s'aimèrent et ils eurent beaucoup d'enfants... »

Des larmes d'émoi affluaient aux paupières de monsieur de Mirandol et il avait la gorge si serrée qu'il lui eût été impossible de prononcer une parole.

Et rougissant, baissant les yeux, Lillette lui confia le doux secret qui l'emparadisait.

« C'est moi qui raconterai l'histoire aujourd'hui... Écoute bien... Il était une petite blonde qui aimait à l'adoration un grand fou qu'elle avait rencontré en chemin et le grand fou lui rendait cet amour au centuple... Du moins la petite blonde se l'imaginait... Ils passaient la vie à s'embrasser et à se répéter qu'ils s'aimaient... Et la petite blonde eût un baby qui ressemblait au grand fou. »

Claude s'était effondré dans les coussins, couvrait de baisers les doigts, le front, les lèvres de Lillette, sanglotait, et des actions de grâces, des mots délirants de joie, de tendresse, de ferveur montaient de son cœur à sa bouche comme s'il se fût guéri tout à coup d'un mal incurable dans une miraculeuse piscine, comme si quelque blanche apparition céleste l'eût conduit hors d'un gouffre boueux, délivré des sortilèges captieux d'une magicienne.

RENÉ MAIZEROT.

(Illustrations d'Adrien Moreau).





Mr. Ponderbury

DANS ce grand restaurant d'Oxford street, *The Star Restaurant*, au luxe banal, éclatant, — au bout du hall immense où, sous la lumière électrique d'un lustre colossal, on dînait par petites tables éclairées de lampes à abat-jour rouges, un orchestre jouait, sur une estrade haute, soulignant, dominant parfois le bruit des cuillers dans les assiettes, le brouhaha confus des conversations privées, le tapage des allées et venues : garçons servant en hâte, dîneurs arrivant ou partant, bruit de pas, bruit de foule. L'orchestre était placé tout à côté d'une sorte de buffet gigantesque où des cuisiniers en vestes blanches servaient, remettaient aux *waiters* les mets arrivant là, comme par une trappe de théâtre, des dessous de cuisines, par des monte-plats électriques. Et je regardais tour à tour les longues files d'assiettes chargées de victuailles diverses, apparaissant pour disparaître, emportées à travers les tables, et l'orchestre où, devant leurs pupitres, les musiciens jouaient les airs portés sur le programme annexé à la carte du jour — menu d'art uni au menu de mangeaille — et dont une étiquette, comme dans une liste de *numéros* de café-concert, donnait le chiffre correspondant au titre du morceau.

Dîner en musique, cette joie de raffinés, c'était le délassement aussi de cette foule anglaise emplissant le restaurant à prix fixe, écoutant des valse de Strauss ou des pots-pourris de Meyerbeer dans cette capiteuse atmosphère de vie et de fièvre que dégage toute agglomération d'êtres humains prenant leur

repas. Il semblait que, sous les lumières crues frappant les cristaux, le blanc des nappes, la couleur des fruits, l'air ambiant fût comme saturé de parfums de cuisine, avivé d'une sorte d'odeur alcoolisée, et le son mat des bouteilles de champagne débouchées accompagnait comme d'une note ironique les balancements des valse rêveuses ou les lamentos des airs de romance. Une sorte de duel symbolique entre la brutalité de la vie et le vague exquis du rêve.

L'orchestre n'était point mauvais. Celui qui le dirigeait, un petit homme sec et noir, cravaté de blanc comme tous ses musiciens, avait bien choisi son programme. Les dîneurs anglais ne perdaient pas une bouchée à écouter du Schumann ou même des airs d'opérette nationale, du Sullivan, mais pourtant, avant de tremper leurs lèvres dans le claret, plus d'une voisine tournait la tête vers l'estrade d'où tombait de l'harmonie, et de jolis yeux allanguis regardaient l'orchestre tandis que des narines roses humaient à la fois et l'odeur du plum-cake sur l'assiette et l'air tendre venu de là-bas, comme une brise de mer.

Puis, à mesure que les diners s'avançaient, le bruit de houle, à travers la vaste salle où la statue de Shakespeare faisait pendant à la Muse de Canova, s'accroissait, luttant victorieusement contre les airs de l'orchestre. Le ton des conversations, fouettées par la joie du repas, la chaleur des vins, grandissait, grossissait, et les musiques semblaient jouer, plus étouffées, dans une sorte de tapage. Les artistes, du reste, ne paraissaient pas se soucier de cette bruyante concurrence. Machinalement ils expédiaient les airs du programme avec une espèce de résignation mécanique, et le chef d'orchestre seul, jetant un regard circulaire sur ces tables pleines, ces nappes déjà criblées de débris sous les abat-jour rouges, levait ensuite les yeux vers la pendule encastrée, là-bas, dans la muraille et qui marquerait bientôt l'heure où l'artiste serait libre, le programme de la journée étant rempli, le dernier morceau joué.

Et déjà aussi les tables, une à une, se vidaient; les dîneurs, cravatés de blanc, leur petit chapeau de feutre mou à la main, partaient pour le théâtre, Covent-Garden ou le Lyceum, avec des compagnes coiffées en cheveux, comme pour le bal. Et j'allais partir moi-même, mon repas fini, lorsque, pendant un « numéro », composé de fragments de *Martha*, je me mis, mon regard arrêté tout à coup par un musicien inaperçu jusque-là, à étudier, avec la curiosité des chercheurs de romans qui ont la prétention de déchiffrer toute une existence humaine sur une physionomie, le visage, l'expression de regard, l'attitude d'un des artistes du restaurant d'Oxford qui, là-bas, au premier rang, tout contre le buffet où le monte-plats apportait les mets des cuisines, jouait de la flûte, et, lorsqu'il s'interrompait, jetait sur les plats emportés, mangés à demi sur les tables, un coup d'œil profond, singulier, mélancolique, comme affamé.

Non, je n'avais pas encore aperçu cet homme, d'un aspect bizarre. Il devait sans doute m'avoir été caché jusque-là par le pupitre d'un de ses voisins. Peut-être venait-il seulement de s'asseoir à l'instant même au premier rang, sur la chaise d'un

autre. Quoi qu'il en fût, il me saisit par sa silhouette étrange, qui lui donnait l'air d'une apparition presque fantastique parmi cet orchestre de braves gens à la tournure bourgeoise et correcte de petits employés faisant mécaniquement leur besogne. Il était si petit, si chétif, avec sa poitrine creuse, sa tête osseuse, dénudée, avec une couronne de cheveux roux, grisonnants déjà, autour du sommet blanc du crâne, et son dos voûté où, sur les omoplates, l'usure de l'habit noir, durement accusée par les lampes électriques, dessinait des raies luisantes, et toute sa mince personne dolente, battue et lamentable, et ses yeux, ses yeux ardents, tout noirs, des yeux de braise qui, au-dessus de la flûte en bois noir où ses lèvres minces s'allongeaient sur les trous, dardaient machinalement des regards avides, des regards de fauve sur les plats entamés, les reliefs de ces tables multiples, — les longues files de ces nourritures fumantes qui montaient du dessous, comme dans une apothéose de féerie, en un tableau des festins de Gamache.

Et ce regard presque fixe, hypnotisé en quelque sorte par les mets qui passaient, sortaient de terre, fumaient, flambaient dans le punch allumé, se dispersaient à travers les tables, disparaissaient, — ce regard, rivé, vissé à ces plats, n'empêchait pas la flûte d'exécuter des airs dans les morceaux d'où, exquise en sa douceur poétique, elle se détachait avec ses notes de prière, de langueur et de soupir. C'est elle que j'entendais surtout dans le lamento tendre et lent de Flotow, dans la douce mélodie d'Irlande qui chantait l'effeuillement des dernières roses. L'œil du flûtiste était là, dardé sur cette réalité bestiale, — et l'âme sortait, comme disant ses propres tristesses, du morceau de bois noir à qui le musicien donnait une voix, une voix qui étreignait le cœur.

Peu à peu, ce petit homme, inquiet et triste, absorba toute mon attention, et pendant que l'orchestre continuait à exécuter les *selections* dont le numéro était annoncé *in the front of platform*, selon le programme, je regardais uniquement le joueur de flûte aux yeux ardents, le pauvre homme dont l'habit noir usé montrait la corde et dont la cravate blanche, tordue et molle, me semblait avoir, tout à l'heure, été lavée par lui-même, — et je devinais dans ce corps grêle, las et chétif, tout un poème de détresse noire, de misère cachée et lugubre.

Quand, dans les airs joués, la partie de flûte demeurait muette, la tête rousse et chauve du petit homme semblait retomber lentement, rentrer dans son gilet où bouffait comiquement, faisant bosse, un peu du plastron de la chemise; la flûte de bois glissait, au bout des doigts, le long du corps lassé — ou encore, doucement il la posait sur ses genoux, la maintenant de ses mains croisées et là, dans l'attitude contemplative d'un être échoué qui voit passer au loin la fumée d'un vapeur emportant l'espérance, il regardait — et si étrangement! — les petits nuages qui sortaient des plats brûlants, les gâteaux sucrés ou les viandes rouges qui, sur les plats d'argent, traversaient la vaste salle aux mains des garçons.

Et les valse succédaient aux valse, les sérénades espagnoles d'Eilenberg égrenaient leurs notes, une gavotte de Suddesi se déroulait avec ses grâces finement surannées, une polka de Fahrbach réclamait l'*allegro* de la flûte et du musicien qui scan-

dait de la tête le mouvement vif du morceau — mais sans que son regard cessât d'être pensif, avide et triste; — la salle du restaurant se vidait, le dernier numéro du programme approchait et j'étais toujours là, buvant à petites gorgées le verre mi-

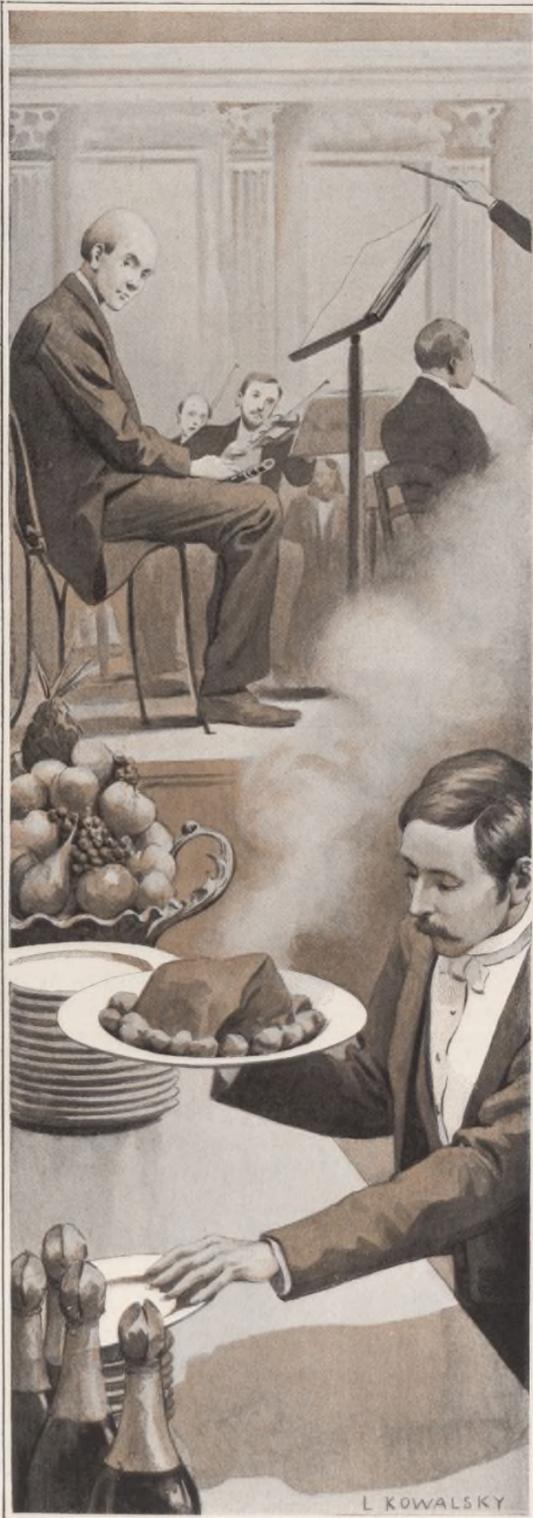
nime de sherry-brandy afin de demeurer plus longtemps, devant ce personnage de quelque roman, très simple en sa banalité triste, douloureux et ignoré.

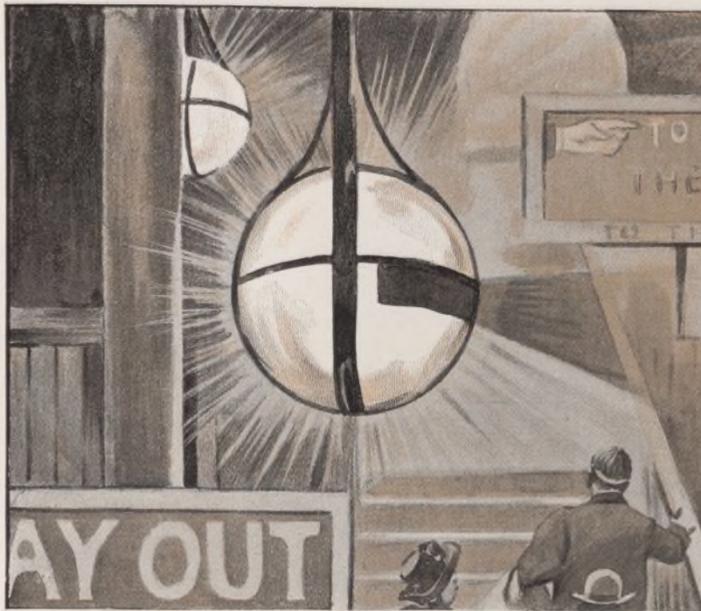
De telle sorte que j'étais à peu près seul dans *The Star Restaurant* lorsque l'orchestre enleva, avec la hâte joyeuse de gens dont la tâche est finie, un galop de Lumbye, *Summer Night in Denmark*. Le morceau s'accélérait comme toutes les choses finales et la dernière note n'en était point lancée que déjà les musiciens, dans un brouhaha rapide, ramassaient leurs instruments, enlevaient les partitions de leurs pupitres, glissaient les violons dans leurs boîtes, les pistons dans leurs gaines — et, saluant le chef, disparaissaient un à un, très vite, descendant de l'estrade et regagnant leur logis — ou quelque music-hall où ils allaient figurer encore, finir leur soirée.

Le petit homme chauve et triste s'était levé de sa chaise, comme les autres, mais plus lentement, avec des difficultés de rhumatisant, ankylosé et souffrant. Il glissait, lui aussi, sa flûte de bois noir dans une couverture de serge verte, d'un geste de douceur, comme si l'instrument eût été un être vivant qu'il eût redouté d'écorcher. Je sentais dans l'attouchement du musicien une sorte d'affection physique pour ce morceau de bois creux qui chantait, pleurait aussi sous sa lèvre. Puis, quand la flûte eut disparu, le petit homme au dos voûté jeta un dernier regard au bar immense où il n'y avait plus que des reliefs de repas, des plats presque vides que rangeaient les cuisiniers, enlevant les détritrus — et ce regard semblait s'emplier de cette vue des nourritures, comme s'il les eût absorbées en lui — pareil à la contemplation d'un mourant qui veut, une dernière fois, s'imprégner des objets coutumiers et chers pour en emporter du moins l'image là-bas...

Oh! ce regard, ce long regard avide et farouche du petit homme aux cheveux roux! Il me donna comme un nouveau coup dans la poitrine — et le soupir instinctif qui, chez le pauvre diable accompagna ce dernier coup d'œil, me fit plus de peine encore. Certainement il y avait là — rien de moins malaisé à deviner, à constater plutôt — une misère. J'aurais voulu suivre le musicien, l'interroger. Mais, par une petite porte donnant derrière l'estrade sur quelque escalier de service, voilà que brusquement il disparut, et à peine eus-je le temps de remarquer l'étrange salut, chargé d'affection, qu'il jeta à l'un des cuisiniers demeurés au buffet et le signe de tête familier, protecteur, dont l'homme en veste blanche répondit à ce salut, tout en essuyant ses doigts gras à son tablier. Salut de maître à serviteur; le serviteur étant le petit musicien rapé qui jouait si bien la romance d'Irlande, *The last Rose*, la « Dernière Rose », de *Martha*, tout à l'heure.

J'aurais bien pu, si j'avais voulu, interroger le cuisinier sur le nom et la vie du pauvre joueur de flûte dont la silhouette falote avait maintenant disparu. Mais l'homme eût trouvé bizarres les questions saugrenues de ce dernier dîneur qui demeurait là, retardant l'heure de la desserte finale.





Je quittai *The Star Restaurant* pour sauter dans un hansom's cab et me rendre au théâtre et l'*Henry VIII* de Shakespeare, énorme et gras comme un Gargantua rabelaisien, me fit oublier le pauvre hère entrevu dans la grande salle du restaurant d'Oxford street.

J'y pensais cependant le lendemain, me promettant bien de retourner dans le grand hall où le musicien, chaque soir, tirait des soupirs de son bâton troué et, avec cette manie de faire, de deviner ou d'imaginer des complications romanesques dans les choses les plus simples, je me forgeais tout un poème de vie manquée, une biographie d'artiste puissamment doué, mais battu du sort, méconnu et tombant peu à peu, de déception en déception, jusqu'à cette triste destinée, à l'orchestre d'un restaurant à prix fixe, à l'accompagnement de dîners en musique, à ce coudolement de son rêve par les garçons, les plats chargés de victuailles.

Cependant les jours passaient. La vie est suractive en voyage. Chaque journée amenait une invitation au loin d'Oxford street, un but nouveau. Je ne pourrais peut-être plus revenir au *Star Restaurant*, retrouver, interroger — qui sait? — le petit homme au crâne chauve. Il disparaîtrait peu à peu, s'effacerait de ma mémoire, comme une image décroissante, falote, une vision de songe.

Le hasard voulut que dans cet immense Londres, monde de pierre, fourmilère géante où s'agitent, font leur tâche, traînent leur fêtu de paille, des millions et des millions de fourmis humaines, je retrouvai pourtant le musicien du *popular dinner*. J'allais par le Metropolitan Railway, au Crystal Palace, seul en mon wagon, dans l'atmosphère noire de ces voies à odeurs de cave, tranchées où l'on étouffe, où la fumée jaune pénètre malgré les vitres levées, railways qui, sous la ville éventrée, font songer, éclairés de loin en loin, aux galeries sombres des intérieurs de mines, lorsqu'à une station souterraine, sous la lueur du gaz, je vis descendre, parmi d'autres pauvres diables à faces maigres, couverts de vêtements incolores, usés et lugubres, qui me firent songer, avec leurs chapeaux mous ou leurs casquettes poudreuses, aux rôdeurs des work-houses de White-Chapel, oui, je vis le petit musicien du *Star Restaurant* poser le pied sur le quai et se diriger, lentement, vers la sortie de cette station lugubre dont la voûte humide, empuantie de fumée de houille, s'ouvrait, là-bas, par un escalier de pierre, sur l'air du dehors, sur la ville, sur la vie...

Instinctivement je cherchai des yeux le nom de la station : *Snow Hill*.

Et, n'ayant qu'à demi le désir de voir le grand bazar déserté, palais découronné qui s'appelle le Crystal Palace, je pris subitement le parti de m'arrêter là, de suivre mon musicien que le hasard ramenait vers moi par une rencontre improbable, et je descendis à mon tour, marquant le pas derrière le flot de pauvres diables qui sortaient et me semblaient des errants de nuit misérables, des rôdeurs en haillons sous la lueur du gaz.

Ils n'étaient pourtant que des ouvriers, des artisans pauvres. La pénombre, en creusant leurs traits pâlis, leur donnait un caractère de bestialité que n'avaient plus, vues de près, leurs



dolentes faces résignées. Et, au contraire, le petit musicien du *Star Restaurant* me paraissait d'autant plus maigre, débile et blême, que je me rapprochais plus près de lui.

Il portait, au bout de sa main longue de phthisique, un paquet enveloppé d'une serge noire et qui me fit l'effet de lui peser, car tout son pauvre corps inclinait du côté droit, où ce paquet semblait attirer le poids tout entier du pauvre homme, et on eût dit que ce corps infléchi avait été disloqué brusquement par quelque hémiplégie.

Je le voyais marcher devant moi, et son dos, sous le paletot rapé qui remplaçait l'habit noir usé des soirs de cérémonie, gardait l'aspect piteux, voûté qu'il avait là-bas, sur l'estrade. Les omoplates dessinaient, sous le drap luisant, les mêmes lignes blanchâtres et j'eusse presque suivi, sous l'étoffe, la ligne bossuée des vertèbres en saillie et pareilles aux grains d'un chaquet de douleur.

Et je le suivais machinalement, curieusement aussi, par les rues. Il allait doucement, bien qu'il semblât vouloir presser le pas, avancer vite. Mais il s'arrêtait de temps à autre, comme



éssoufflé. Il faisait passer alors le paquet de serge d'une main à l'autre et le corps débile inclinait alors, alourdi, du côté du poids. Après dix minutes de marche environ, le petit homme arriva à une maison de brique d'assez chétive apparence et jeta, d'un geste instinctif, un regard vers les fenêtres sans persiennes, comme toutes celles de Londres, du dernier étage, là-haut : des fenêtres à guillotine, sans rideaux, où les yeux du musicien paraissaient chercher quelque chère image, la silhouette d'un être aimé...

Et comme, après s'être arrêté là pour regarder les fenêtres muettes où personne ne se montrait, il faisait un pas pour rentrer au logis, une grosse commère rieuse, haute en couleur, violacée comme une aubergine et bien en chair, qui se tenait sur le pas de sa porte, une marchande de poissons et d'huîtres, lui jeta familièrement un : « Bonjour, Monsieur Ponderbury ! »

Et le petit homme remercia de la tête avec un rapide sourire triste, puis se dirigea vivement vers son logis, lorsque tout à coup, comme si son arrivée eût été guettée, un enfant, une petite fille, très blonde, d'une dizaine d'années, puis une autre, une autre encore et une autre suivant les premières, jusqu'à sept petites filles, pauvrement mises, apparurent, une à une, au seuil de la maison triste, sept fillettes aux cheveux embroussaillés, vêtues d'étoffes disparates, de jupes d'un rose criard, d'un bleu délavé ou d'un blanc sali, sept enfants qui, leurs petites mains tendues, se précipitèrent, avides, vers le pauvre diable de musicien en criant, glapissant, depuis la plus âgée jusqu'à la plus petite, comme la marmaille autour de Pourceaugnac : « Papa ! papa ! »

Et M. Ponderbury, entouré des fillettes, se baissant, courbant en deux son petit corps voûté pour les embrasser, disparaissait parmi ces gamines qui s'accrochaient à lui, le tiraient par son paletot usé, tandis que de çà, de là, lançant sa tête rousse, il collait au hasard ses lèvres minces sur des joues roses, des joues fraîches, des joues d'enfants qui amenaient une joie, un éclair heureux, dans ses prunelles de fiévreux.

L'énorme marchande de marée regardait ce tableau et souriait à M. Ponderbury, tandis que maintenant les petites mains des fillettes, nerveusement, fouillaient le paquet de serge noire que le père abandonnait à leurs doigts rapides. Toutes les fillettes s'agitaient, se bouscullaient. On eût dit vraiment une curée. Les enfants s'étaient jetées sur ce qu'apportait là le pauvre homme, dénouaient le paquet, prenaient déjà dans la serge ouverte des reliefs de côtelettes, des débris de pâtés, des morceaux de fromage, tout une dessert pillée, lorsque sur le seuil, apparut à son tour une longue, pâle, maigre, triste, osseuse, féroce figure, une femme sans âge, plutôt jeune pourtant, une femme aux traits émaciés dont il ne me sembla d'abord apercevoir que le nez, un nez aigu, pointu, un nez fouilleur et menaçant, une femme vêtue d'une robe effiloquée, collée à son corps comme une étoffe flottante jetée sur un squelette et dont la voix aussi perçante qu'un sifflet de locomotive jeta aux enfants un terrible : « Eh bien ? eh bien ? »

Oh ! ce cri, cet avertissement, cette menace de la grande femme maigre au nez féroce !... Tout trembla, les sept fillettes, la plus petite se serrant, effrayée, contre l'ainée, les autres pétrifiées tout à coup restant immobiles autour du paquet ouvert ; M. Ponderbury se redressa comme un soldat effaré devant l'adjudant et le bon sourire de joie se figea brusquement sur le visage gras de l'énorme marchande de poissons, la voisine.

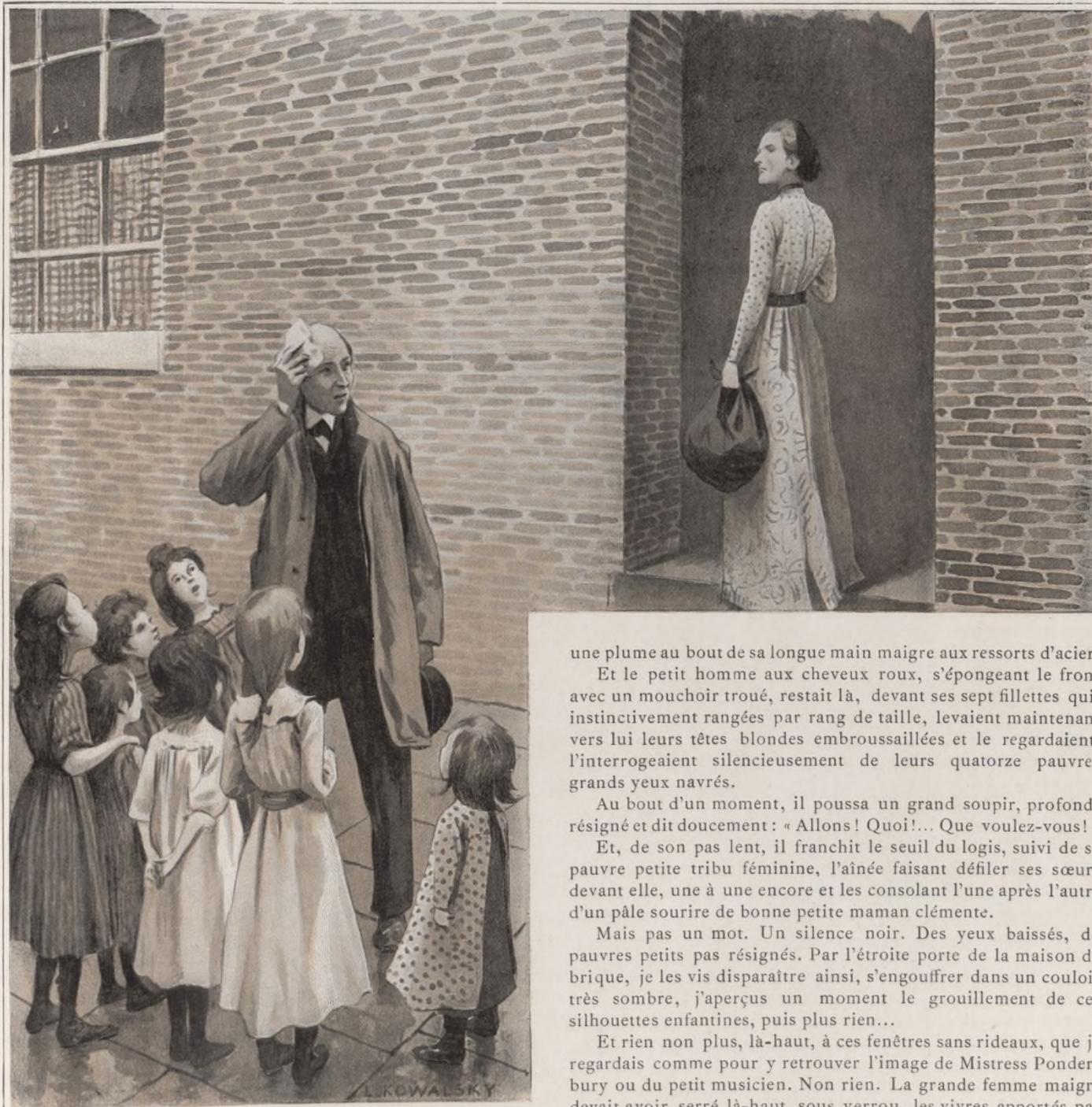
Raide, dans sa misérable robe, la grande et sèche personne s'avança alors vers le paquet demeuré à terre, et où je voyais, dans une promiscuité bizarre, les ailerons de poulets, les moitiés de pommes, les lambeaux de bifteck, des débris de victuailles



répandant cette odeur écœurante des desserts mais qui mettait aux narines des petites filles faméliques, une senteur de festin ; elle le prit, ce paquet, dans ses longs doigts osseux, refit le nœud qui maintenait autour de ces débris la serge noire et comme si elle eût confisqué ce qu'apportait là M. Ponderbury, elle regarda, les figeant du coup à leur place les sept fillettes, d'un air de sévérité glacée, puis, de sa voix aiguë, enfonça ces mots dans la poitrine de M. Ponderbury, foudroyé :

« Vous laisserez donc toujours tout gaspiller à ces petites désordonnées ? »

Le petit homme ne bougeait pas. Écolier pris en faute, il



partageait l'admonestation qui tombait, pareille à une douche, sur les têtes blondes des fillettes.

« Pour avoir osé porter la main sur ce que votre père apportait — continua la maigre femme dont le nez semblait s'allonger, s'amincir, s'aiguïser comme un couteau sortant d'une gaine — vous attendrez jusqu'à demain pour y goûter ! »

— Oh ! » ne put s'empêcher de s'écrier M. Ponderbury.

Et dans ce *oh!* qu'un regard de sa femme lui fit rentrer immédiatement dans la gorge, il y avait une telle stupéfaction douloureuse, un tel accent de regret, de reproche, de révolte contre une injustice, il y avait tant de supplication aussi que Mistress Ponderbury ne put s'empêcher de hausser les épaules (je crois même que ses os allaient crever sa robe mince) tandis que les enfants, d'un même mouvement, résigné, baissaient vers le trottoir leurs pauvres petites têtes désolées.

« Oui, demain, seulement demain » répéta Mistress Ponderbury, pendant que la grosse voisine laissait échapper un soupir étonné qui eût fait mouvoir un moulin à vent.

Mais Mistress Ponderbury la regarda à son tour, la considéra, et je crois même qu'elle se regarda aussi de son œil vert, et qu'elle eut la tentation de venir percer du bout de son nez cet étranger, ce curieux, ce passant planté là, debout et regardant M. Ponderbury, les petites filles et leur mère.

Après quoi, ayant tout réduit au silence, l'enfance, le mari et la voisine, et moi-même, Mistress Ponderbury disparut dans la maison de briques, emportant le paquet de sergé qui pesait au bras débile du pauvre musicien et qu'elle enlevait comme

une plume au bout de sa longue main maigre aux ressorts d'acier.

Et le petit homme aux cheveux roux, s'épongeant le front avec un mouchoir troué, restait là, devant ses sept fillettes qui, instinctivement rangées par rang de taille, levaient maintenant vers lui leurs têtes blondes embroussaillées et le regardaient, l'interrogeaient silencieusement de leurs quatorze pauvres grands yeux navrés.

Au bout d'un moment, il poussa un grand soupir, profond, résigné et dit doucement : « Allons ! Quoi !... Que voulez-vous ! »

Et, de son pas lent, il franchit le seuil du logis, suivi de sa pauvre petite tribu féminine, l'aînée faisant défiler ses sœurs devant elle, une à une encore et les consolant l'une après l'autre d'un pâle sourire de bonne petite maman clément.

Mais pas un mot. Un silence noir. Des yeux baissés, de pauvres petits pas résignés. Par l'étroite porte de la maison de brique, je les vis disparaître ainsi, s'engouffrer dans un couloir très sombre, j'aperçus un moment le grouillement de ces silhouettes enfantines, puis plus rien...

Et rien non plus, là-haut, à ces fenêtres sans rideaux, que je regardais comme pour y retrouver l'image de Mistress Ponderbury ou du petit musicien. Non rien. La grande femme maigre devait avoir serré là-haut, sous verrou, les vivres apportés par son mari et toute la maisonnée faisait pénitence.

« Ce n'est pourtant pas le jour de jeûner, murmurai-je en anglais, entre mes dents.

— Ah ! répondit la bonne grosse marchande de poissons qui m'avait entendu, c'est bien à peu près jour de diète tous les jours pour ces pauvres gens ! Si vous saviez leur misère ! »

Elle avait, avec un accent irlandais très prononcé, la volubilité d'une méridionale et parlait, parlait, parlait, me peignant même avec des gestes la détresse de l'humble logis, les privations de ces huit créatures humaines réduites à vivre des pauvres appointements que se faisait, en jouant *Martha* au *Star Restaurant*, le triste joueur de flûte. Et tout un lugubre poème de courage caché, de souffrance ignorée, jetait sa plainte dans les paroles cordiales, d'une pitié de peuple de la bonne femme. Je le voyais, parmi ses sept fillettes affamées, le musicien, copiant de la musique le jour, s'habillant de ses vêtements râpés pour aller, le soir, dans Oxford Street faire figure, rallumant sa lampe à pétrole au retour, et, penché sur son papier, copiant, copiant encore, copiant toujours, une partie de la nuit et, pour nourrir ses sept petites affamées et cette grande carcasse maigre qui était Mistress Ponderbury, usant son corps grêle, ses nerfs, son énergie, tout ce qui restait de force à son être anémié par les privations, le chagrin de voir souffrir les êtres aimés — et, parmi eux, ô étonnement ! la compagne aigre et irritable qu'il avait choisie, qu'il redoutait et qu'il adorait...

« — Car il l'adore, monsieur, disait en hochant sa tête violacée la grosse Irlandaise. Il trouve qu'il n'y a rien au-dessus d'elle

en ce monde, rien. Il n'est pas seulement résigné, Monsieur Ponderbury, il est amoureux. Oui, oui, amoureux, sous ses cheveux gris, comme un garçon de vingt ans. Et il travaille, il se mine, il s'épuise. Il est bon comme un bon *cake*. Au restaurant où il joue (et il a du talent vous savez, on a exécuté de la musique de sa composition, des giges, çà et là, dans les *music halls*) au *Star Restaurant*, les cuisiniers, qui l'aiment, lui gardent, avec l'assentiment du patron, un peu de la dessert du dîner. Et c'est çà qu'il apportait aujourd'hui, comme tous les soirs, à ses petites, dans le paquet de serge noire. Moi-même, j'ai du plaisir à lui offrir quelquefois pour ses fillettes, un petit plat de *white-baits* quand il me reste pour compte de cette blanchaille. Et il est si reconnaissant! Et les sept petites bouches avalent çà d'un si bel appétit. Mistress Ponderbury, je n'en dis rien. Elle n'est peut-être pas aussi mauvaise femme qu'elle a l'air et lui, lui, monsieur Ponderbury, est encore meilleur qu'il ne semble. Seulement il maigrit, Monsieur Ponderbury, il s'échine, il tousse... Qu'est-ce que tout cela deviendra quand il ne sera plus là pour nourrir ce petit monde avec ses airs de flûte? »

Je suis revenu au *Star Restaurant* et, dans le gai tapage du hall illuminé, parmi le va-et-vient des dîneurs et des garçons cravatés de blanc, tandis que l'orchestre jouait les habañeras espagnoles ou les czardas hongroises, je retrouvais à la même place, courbé, râpé, minable, jetant aux mets du bar que le monte-plats amenait sous leurs couvercles d'argent entre les mains des cuisiniers, ce même regard affamé et mélancoliquement fiévreux qui m'avait frappé la première fois. Je l'ai revu, monsieur Ponderbury, jouant de la flûte, les lèvres arquées sur les trous du petit bâton noir, hochant la tête, battant la mesure du bout de ses souliers un peu lamellés et, par-dessus son instrument, contemplant toutes ces nourritures qui lui passaient devant les yeux et qui eussent donné la joie, la vie à ses

sept fillettes immobilisées, là-bas, sous le regard dur de Mistress Ponderbury.

Et je revoyais aussi le triste logis, au delà de Snow Hill, la maison de briques et l'étroit couloir sombre et les fenêtres lugubres et la grande créature criarde et sèche...

M. Ponderbury jouait toujours. Les bouchons de champagne sautaient sous la lumière des lampes électriques; les convives riaient,

causaient; le bourdonnement joyeux des appétits satisfaits montait dans le hall immense; je n'entendais que la flûte, dolente jusque dans ses sautilllements de danse, du pauvre musicien qui s'en irait tout à l'heure emportant les miettes du repas, traînant çà et là, sur les tables aux nappes maintenant tachées; — et la plainte de l'instrument qui chantait douloureusement parmi toutes ces joies brutales me semblait le sanglot éternel de Lazare accompagnant les festins des heureux. Oh! pas révolté d'ailleurs, le pauvre monsieur Ponderbury!... Un Lazare ponctuel et doux! Doux devant le sort comme devant Mistress Ponderbury, comme devant sa journée laborieuse, comme devant sa paternité, lourde de devoirs, mais grosse de joies! Doux devant tous les fardeaux de la destinée, doux toujours, humble, silencieux et triste.

J'ai pris son adresse dans la petite rue où il demeure, où il peine et se courbe et va s'amai-

grissant chaque jour, et si la bonne grosse irlandaise au teint d'aubergine reçoit des mandats-poste pour acheter de temps à autres des *white-baits* aux sept petites Ponderbury, j'espère qu'elle ne dit point au petit homme chauve qu'il y a un étranger, de par le monde, qui se mêle, comme dirait agréement Mistress Ponderbury, de ce qui ne le regarde pas.

JULES CLARETIE
(de l'Académie française).

(Illustrations de L. Kowalsky.)



Les Aventures d'un Sac de Marrons glacés



« Jusques à quand votre cœur restera-t-il pour moi aussi glacé que ces marrons. »
« Amaury. »

Le baron A. Quellay-Bonne adresse le billet ci-dessus à Madame la vicomtesse de Sambaleuilles, dans un sac de marrons glacés.



Madame de Sambaleuilles. — « Tiens! je vais la souhaiter bonne et heureuse à ma belle-mère... descendez cela dans le coupé, Justine! »



« Voilà bien ma bru! à laquelle j'ai dit cent fois que les marrons me donnaient des crampes d'estomac... Heureusement que cet excellent abbé Lard les supporte à ravir... »

(A SUIVRE.)

Les Aventures d'un Sac de Marrons glacés

(SUITE ET FIN)



« Encore des marrons! Vraiment j'ai eu bien tort, à ma dernière conférence, de confier mon faible à ces dames. Emportez-les, je ne peux plus les souffrir!... »



« Apportez-moi ça, Mam'zelle Gerlaise! Dans ces moments ici, ça se r'vend comme du bon pain à des jeunes messieurs qui ont des politesses à faire. »



Madame la baronne A. Quella-Bonne. — « Non, vraiment, vous me gêtez, Monsieur d'Écavi!... Tiens... un billet de mon mari?!?!... »



LA MORT DE LA NAIÏADE

C'ÉTAIT à Cosa, sur les confins des Tolosates et des Cadurques, au bord de l'Aveyron. Des étrangers étaient venus cette année-là dans le pays, à l'époque des semailles. Ils arrivaient de loin, en remontant les fleuves, et annonçaient la religion nouvelle, le culte du Crucifié. Les maîtres de la villa s'étaient convertis secrètement, et en même temps qu'eux, les affranchis et les esclaves avaient reçu le baptême.

Le berger Marc avait fait comme les autres. C'était un jeune garçon qu'on avait loué dans les hautes terres, chez les Cadurques, pays de pâturages, où les gens sont plus experts que dans la plaine à presser les fromages et à soigner les troupeaux.

D'une race ignorante et têtue, attachée aux mœurs et aux divinités ancestrales, Marc avait écouté sans les comprendre les prédications des apôtres, et, mal débarbouillé des superstitions païennes, il avait, d'assez mauvaise grâce, abjuré ses erreurs et reçu les sacrements. Puis, après la soumission, l'accoutumance était venue.

La douceur de l'Évangile l'avait pénétré peu à peu. La conversion des maîtres avait, d'ailleurs, amélioré sa condition, allégé sa servitude. Surveillants et esclaves, tâcherons de la glèbe ou artisans de l'atelier ne formaient plus qu'une famille. La paix de Dieu régnait sur la villa.

Vinrent les fêtes de Noël. Enveloppés de la douceur pâle de la neige, comme d'un manteau d'innocence, les mystères s'accomplirent. La tendre liturgie chrétienne déroula ses pompes sous les voûtes parfumées encore de l'encens offert aux lares païens. A son rang d'âge, un des derniers de la maison, le petit berger avait communiqué, avait trempé ses lèvres dans le calice, pour une libation meilleure.

Et après Noël, ç'avait été les Pâques, le triomphe écarlate des hymnes de délivrance, dans l'odeur printanière des giroflées et des lilas.

Puis, la saison chaude était arrivée, la saison du pacage, des départs à pointe d'aube, houlette en main, à travers les chaumes engourdis sous la rosée nocturne, la saison des longs parcours escortés par l'aboi des chiens, amusés par les chansons à voix lente que renvoie l'écho blotti au fond des allées vertes, la saison

des siestes à l'ombre des bordures, et des retours paresseux à l'heure où l'étoile tremble au miroir des sources.

Marc vivait seul maintenant, loin des camarades et des maîtres, loin des prières en commun, des cérémonies et des rites. Les prairies n'étant pas encore fauchées, il quittait la rivière et la plaine, menait paître ses ouailles au penchant des collines, à travers les friches de genévriers et de lavande, au revers des tertres pelés, habités par les cigales.

Étendu sur l'herbe rase, à l'ombre d'un chêne, au seuil de quelque *crose* violette, il laissait son regard descendre vers la vallée. Les cheminées de la villa fumaient au bas de la pente, l'Aveyron, comme un bouclier d'argent, luisait sous le rideau léger des peupliers et des saules, et, en amont, au pied des collines riveraines, noblement modelées en hémicycle, les temples et les palais de Cosa s'étagaient, roses, dans la splendeur du soleil.

Mais le regard du berger ne s'arrêtait pas à ce proche horizon. Il allait, par delà les cultures et les hameaux étalés dans la plaine, jusqu'aux hautes falaises circulaires qui portent les causses cadurciens. Là, parés d'une lumière plus délicate, transfigurés par la beauté qui émane des pierres calcaires, de pauvres villages se dressaient, blancs sur le piédestal des rochers. Marc était né dans un de ces villages, le plus pauvre de tous, le plus reculé dans le lointain des solitudes. C'est là qu'il avait reçu l'initiation païenne transmise d'âge en âge, là qu'il s'était agenouillé pour la première fois devant les idoles gardiennes du foyer et du troupeau. Ces superstitions lui revenaient par moment avec l'image du pays natal. Et tantôt il se louait d'avoir répudié les dieux barbares, tantôt il redoutait leur ressentiment.

Son adoration la plus fervente, au cours de ses jeunes années, avait été pour une Naïade, une *divone* née au pli d'une combe, dans un désert de pierres, entre deux collines vouées au soleil. D'un brusque élan, transparente et glacée, elle jaillissait du creux d'un rocher, impatiente de sa vie souterraine, si profonde que les cailloux jetés par les enfants ou les lingots d'argent précipités en offrandes par les dévots et les dévotes, s'y engloutissaient avec un bruit d'abîme.

Plus tard, en souvenir de la divinité du Causse, le petit berger, transplanté dans la plaine, avait reporté son culte sur une naïade modeste, un mince filet d'eau qui sourdait à mi-côte, au pied d'un tertre de marne blanche, sur la pente de la colline qui regarde l'Aveyron.

Une touffe de roseaux, un troène, une gerbe d'amarines, ombrageaient la vasque étroite où les grains de sable soulevés par le jet de l'eau naissante remuaient, pareils à des écailles furtives de poissons. Quelques menthes, des renouées épanouies à l'issue du coulant d'eau, égayaient d'une traînée de verdure toujours fraîche, l'aridité des marnes qui s'érigeaient en voûte au-dessus, formaient comme un blanc sanctuaire à la déesse et à son effigie, inventée jadis, sculptée au couteau dans le tuf, par quelque artiste ingénu.

Marc la visitait chaque jour. Chaque jour il lui portait en offrande des brins fleuris de marjolaine ou de romarin, un chapelet de figes mûres, une grappe de chasselas, veloutée de la rosée du

matin. Moyennant quoi, la Naïade reconnaissante veillait avec lui sur le troupeau, le détournait des plantes nuisibles, donnait aux maigres herbages de la falaise une saveur qui mettait les ouailles en appétit.

Leberger le croyait au moins, et sa piété s'alimentait de ces échanges. Ce lui fut un grand crève-cœur d'y renoncer après le baptême et la tentation fut si forte, la première fois que, nouveau converti, il se trouva en présence de son ancienne amie, qu'il dut fermer les yeux et détourner la tête, n'osant pas affronter son regard bleu qui luisait, si tendre! à travers le réseau des verdures.

Même de loin, il se sentait attiré. Les petits pâtres, les pasteurs du voisinage, païens encore, la plupart, avaient accoutumé de se donner rendez-vous devant la naïade. Et ils célébraient son culte à leur façon, en menant des rondes autour d'elle.

Le bruit de leurs rires, de leurs chansons, de leurs baisers aussi — car



on s'embrassait au refrain selon l'usage, — arrivait jusqu'à Marc. Et cette joie qu'il n'osait plus partager, l'esseulait davantage. Il essayait de prier; alors, il récitait des psaumes, il chantait des hymnes que les prêtres chrétiens lui avaient enseignés. Mais comme des paroles nouvelles avaient été adaptées à des airs de la liturgie ancienne, il se trompait quelquefois, il finissait en l'honneur de l'Olympe un cantique commencé à la gloire du Calvaire.

Sa dévotion à la longue s'évaporait au grand air. Marc cédait aux conseils des forces naturelles, qui, toutes, l'inclinaient vers ses anciens rêves. Inaugurées pendant les sombres veillées d'hiver en harmonie avec l'exil des verdures, avec la livrée funèbre de la neige, la légende du Dieu crucifié, la morale du renoncement et du sacrifice, s'accordaient mal avec la joie de vivre, avec le libre épanouissement de la saison estivale.

Marc faiblissait. La pastoure Naïs, acheva de mettre son christianisme en déroute. Comment résister à l'invitation de

ses yeux noirs, de sa bouche rieuse, quand elle vint le relancer dans sa solitude? Comment lui confesser ses scrupules, quand elle le conduisait déjà par la main au rendez-vous de la fontaine?

Marc la suivit; Marc dansa avec elle; Marc l'aida à tresser des guirlandes destinées à la Naïade.

Et comme elle le taquinait à propos de ses nouveaux dieux et de la secte chrétienne, il renia, il blasphéma Jésus-Christ.

Le châtement fut prompt.

Le soir même, comme déjà las et mécontent de lui, il ramenait à l'étable son troupeau délaissé un peu parmi les dissipations de la journée, une de ses ouailles, la mieux venante, donna subitement des signes de malaise. Elle flageolait sur ses jambes, rejetait du sang par les naseaux.

Marc ne douta pas un moment que ce fléau ne lui tombât du



Ayuntamiento de Madrid

ciel. Il plia sous le coup, s'humilia, se voua aux pénitences. Et cependant, il frictionnait de sauge la bouche de la malade. Elle ne tarda pas à revenir à elle. Et sa guérison parut à Marc aussi miraculeuse que sa maladie. Sa dévotion au nouveau Dieu en fut à jamais consolidée en même temps que son horreur pour les faux dieux, pour la Naïade surtout, qui avait failli le perdre.

De ce jour, il la délaissa tout à fait. La sécheresse persistante de l'été l'écartait d'ailleurs de son voisinage, l'obligeait à conduire son troupeau loin de la vallée et de la falaise, vers l'enfoncement des combes, là où le couvert plus épais des arbres avait maintenu un reste de fraîcheur.

Des semaines passèrent. Marc avait presque oublié l'aventure. Il avait d'autres soucis en tête. La saison des passages commençait; le petit pâtre s'industrialisait à tendre des pièges aux grives et aux tourdes qui s'abattaient en nombre dans les friches, engourmandies par la bonne odeur des baies de genévriers.

Il était monté, un après-midi, visiter ses trébuchets, au bord de la garenne, pas loin de la Naïade. Le soleil tapait dur par là, réverbéré par la blancheur des marnes et des arénières. Le petit homme avait soif. Et pas d'autre eau à boire aux environs que l'eau de la source païenne. Un sentier grimpait vers l'étroite terrasse d'où jaillissait la fontaine. Marc le suivit. Et un étonnement lui venait presque aussitôt, à ne pas entendre, courant à sa rencontre la musique coutumière du ruisseau. Hélas! le ruisseau était tari, mort le flot de verdure tendre qui accompagnait ses rives. Et il se taisait aussi, le ramage des oiseaux, des linottes, des char-

donnerets, qui d'habitude s'accordait avec la voix de la déesse.

Pauvre Naïade! Marc la trouva à peu près à sec. Et, complètement inattendu au désastre, l'image en relief sculptée au-dessus du bassin, gisait mutilée dans l'herbe. Un bloc éboulé du tertre en surplomb l'avait entraînée dans sa chute.

Troublé un peu, superstitieux malgré lui, vaguement ému comme devant un sacrilège, le berger se pencha vers ce qui restait de la source. Oh! combien triste, combien morne, le frais, le pur miroir d'autrefois, le miroir vivant où se peignaient les gestes d'adoration ou de désir, les mains tendues, les bouches des dévots ou des buveurs! Miroir sans reflet maintenant, obscurci par la vase, épaissi par ces irisations, qui sont comme les voiles somptueux et funèbres où s'enveloppent les eaux mortes.

Blessées par les flèches du soleil, les existences parasites suspendues à la vie de la Naïade, une argyronète, un crabe, s'agitaient au bord, inquiètes, prêtes à émigrer. Des rainettes sautelaient dans l'herbe; une salamandre émergeait de l'obscurité des mousses, s'arrêtait éblouie, au seuil de la lumière.

Marc regardait, écoutait.

Du silence une voix monta, comme la plainte de l'eau malheureuse.

Lentement accrue, arrivée, après combien d'heures? au niveau du bec de roseau par où elle s'épanchait vers la soif des passants, la source venait de s'égoutter en une dernière larme.

Marc se pencha vers cette agonie, écouta encore. Vainement. Christos était vengé. La Naïade avait fini de mourir.

ÉMILE POUVILLON.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)



Figaro illustré

1897

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

82. — JANVIER

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	I
<i>Les Livres</i> , par T. G.	III
<i>Mémoires d'Outre-Tombe</i> , par JANE DIEU-LAFOY; illustrations en couleurs de LAFON.	I
<i>Bals masqués</i> , par PAUL GRUYER; reproductions d'œuvres de JEHAN FOUCQUET, BOSIO, GUSTAVE DORÉ, PROVOST.	5
<i>La Journée d'une « Belle Madame » au temps de Périclès</i> , par BERTRAND FAUVET; illustrations en couleurs d'après la céramique grecque, par DE NOTOR.	9
<i>Gofard</i> , par HENRI ALLAIS; illustrations de JOB.	13
<i>Les Loups de Noël</i> , conte cévenol, par J.-B. GHEUSI; illustrations en couleurs de HENRI WILLEMS.	17
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Les Roses</i> , par PIOT.	
<i>Elle est charmante!</i> par HERBERT SIDNEY.	
COUVERTURE :	
<i>Le Gâteau des Rois</i> , par Madame FRÉDÉRIQUE VALLET.	

83. — FÉVRIER

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	V
<i>Les Livres</i> , par T. G.	VII
<i>Mirzi</i> , récit styrien, par L. DIMITZ, traduction de A. MARGUILLIER; illustrations en couleurs de CH. JEANNIOT.	21
<i>Une Aventure de la Du Barry</i> , par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU.	26
<i>Le Théâtre national de l'Odéon</i> , par MAURICE VAUCAIRE; illustrations en couleurs et en noir d'après LÉVEILLÉ, le baron GÉRARD, DRUMMOND, VIGNERON, etc.	32
<i>Le Suicide de Vittor</i> , dessin comique, par MANDRES.	36
<i>Jean de Mabuse</i> , peintre de portraits, par ROBERT DE LA SIZERANNE; reproduction d'œuvres de JAN GOSSAERT, dit JEAN DE MABUSE.	37

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Mireille, par Mademoiselle L. DUSSEUIL.
Portrait de Jean Carondelet (musée du Louvre), par JEAN DE MABUSE.

COUVERTURE :

Achetez-moi des confetti! par HERNANDEZ.

84. — MARS

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA MARINE MILITAIRE.)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	IX
--	----

<i>Les Livres</i> , par T. G.	XI
<i>Les Navires</i> , par MAURICE LOIR; illustrations photographiques instantanées en couleurs : <i>Le « Formidable », cuirassé d'escadre; le coin des Torpilleurs à Toulon; Fifres et Tambours sur la « Bretagne »; l'Inspection du Dimanche.</i>	41
<i>Canons, Torpilleurs, Branle-bas de combat</i> , par EMILE DUBOC; illustrations photographiques instantanées en couleurs : <i>L'entrée du port de Brest; canon de moyen calibre dans les batteries du « Hoche »; l'exercice du canon de débarquement, à bord.</i>	44
<i>Le « Borda »</i> , par MAURICE LOIR; illustrations photographiques instantanées en couleurs : <i>Le « Borda » en rade de Brest; les canots du « Borda » à l'exercice; le « Janus » sous voiles; le préau du « Borda ».</i>	47
<i>Le Matelot</i> , par EMILE DUBOC; illustrations photographiques instantanées : <i>La batterie basse et la salle d'armes; la distribution de la soupe; l'équipage aux sacs; le coucher des hommes; l'exercice des signaux à bras; le poste des maîtres; l'infirmerie du bord.</i>	50
<i>Ce que coûtent les Navires modernes</i> , par MAURICE LOIR; illustrations photographiques instantanées : <i>Le carré des officiers; le « Charles-Martel », cuirassé d'escadre.</i>	55
<i>La Discipline et l'Esprit militaire à bord</i> , par MAURICE LOIR.	56
<i>Exercices militaires</i> , par EMILE DUBOC; illustrations photographiques instantanées en couleurs : <i>Le saut de la perche; l'octogone; l'escrime au sabre d'abordage (Ecole de gymnastique de Lorient); repos des fusiliers-marins pendant l'exercice; la compagnie de débarquement; l'exercice des pièces à terre.</i>	57
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>Torpilleur en vue!</i> (Cherbourg).	
<i>Fusiliers se rendant à l'exercice</i> (Lorient).	
COUVERTURE :	
<i>A la Coupée</i> , par BOURGAIN.	

85. — AVRIL

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XIII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XV
<i>Le Verglas</i> , par HENRI FERRARE; illustrations en couleurs de MUCHA.	61
<i>Les Roses du Baiser</i> , par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de AVRIL.	67
<i>La Banque de France, 1803-1897</i> , par ANTONIN PROUST; photographies instantanées, reproductions d'œuvres de BOUCHER et de divers documents.	69
<i>Rira bien qui rira le dernier</i> , par E.-N. BLUE.	76

<i>Les Cosaques</i> , par LYDIE PASCHKOFF; illustrations en couleurs de N. DE MALIS-CHEFF.	77
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :	
<i>L'Embuscade</i> , par P. GROLLERON.	
<i>L'Odorat</i> , par WARDEN.	
COUVERTURE :	
<i>Garden-Party</i> , par CH. JEANNIOT.	

86. — MAI

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XVII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XIX
<i>L'Expédition de Syrie (1799)</i> , extrait des Mémoires du capitaine FRANÇOIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS.	81
<i>Le Baron de La Flibuste</i> , nouvelle, par PAUL PERRET; illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.	88
<i>Le Maharajah de Kapurthala</i> , par C. MERTENS; illustrations photographiques instantanées.	93
<i>L'Hôtel de la Brigade</i> , par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de FERDINAND BAC.	97

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

Bouderie, par HOLYOAKE (double prime).

COUVERTURE :

Les Pavots, par RIDGWAY KNIGHT.

87. — JUIN

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA COMÉDIE-FRANÇAISE.)

<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.	XXI
<i>Portrait d'ÉLÉONORA DUSE.</i>	
<i>Au Cirque Molier.</i>	
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XXIII
<i>Avant-Propos</i> , par JULES CLARETIE, de l'Académie française, administrateur général de la Comédie-Française.	101
<i>Le Répertoire classique</i> , par FRANCISQUE SARCEY.	102
<i>Le Répertoire moderne</i> , par PAUL PERRET; illustrations photographiques instantanées en couleurs, donnant le portrait de tous les artistes de la Comédie-Française dans les principales scènes du répertoire ancien et moderne : MITHRIDATE, LE CID, LES PLAIDEURS, LE MALADE IMAGINAIRE, LE MISANTHROPE, LES FEMMES SAVANTES, SEVERO TORELLI, RUY BLAS, GRINGOIRE, LA LOI DE L'HOMME, BATAILLE DE DAMES, MONTJOYE; l'Escalier des coulisses; le Foyer de travestissement; le « Guignol » des coulisses; l'Escalier de l'administration.	107
<i>Le Foyer de la Comédie-Française</i> , par GOT, ex-doyen de la Comédie-Française.	113

- Les Traditions*, par JULES TRUFFIER, sociétaire de la Comédie-Française; illustrations: *Les Artistes de la Comédie-Française en 1840 et en 1864*, reproduction des deux tableaux de Geffroy qui se trouvent au foyer des artistes: *Talma*, par PICOT; *Rachel*, par J.-L. GÉRÔME 114
- Autour de la Scène*, par EMILE BERR; illustrations photographiques instantanées: *La première mise en place d'un décor: le Vestiaire et les Costumiers; le Cabinet des perruques et les Coiffeurs; une Répétition et le « Guignol » sur la scène.* 117

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Portrait de Molière*, par P. MIGNARD.
La Grève des Forgerons, par FRANÇOIS LAFON.

COUVERTURE :

- Un Soir d'abonnement*, par P. CARRIER-BEL-LEUSE.

88. — JUILLET

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON XXVI
- Le Jubilé de la Reine d'Angleterre: le cortège royal arrivant devant la cathédrale de Saint-Paul*, photographie instantanée
- Les Livres*, par T. G. XXVII
- L'Oranger de Saint-Eudémon*, par VERNON LEE; illustrations en couleurs de L. KOWALSKY 121
- Farandole chantée*, par CHARLES MALHERBE; illustrations en couleurs de SAUBER 126
- Souvenirs de Crimée, Eupatoria, 1855-1856 (1^{re} partie)*, par le général VICOMTE DE BERNIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS 128
- Autour du Jubilé de la Reine*, par PAUL VILLARS; illustrations photographiques 133
- A l'Exposition de Céramique*, par RAYMOND KÆCHLIN; reproductions photographiques de pièces de la Chine, du Japon, etc. 137

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Les Bachi-Boujoucks*, par ALFRED PARIS.
Quelle chaleur! par JEAN MOREAU.

COUVERTURE :

- A Villers-sur-Mer*, par ADRIEN MOREAU.
Prime exceptionnelle offerte aux Abonnés et Acheteurs du Figaro illustré: Dieu garde la Reine! portrait de la reine Victoria, par FRANÇOIS FLAMENG.

89. — AOUT

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON XXIX
- La Statue du général de Miribel*, d'après le bronze de MARQUET DE VASSELLOT XXX
- Les Grands-Prix de Rome*, par R.: *Vulcain, assisté de la Force et de la Violence, enchaîne Prométhée*, par M. LOUIS ROGER (deuxième premier grand-prix de peinture) XXXI
- Les Livres*, par T. G. XXXI

- De Paris à Delphes*, par JEANNE MAIRET; illustrations en couleurs de L. KOWALSKY 141
- Sonnet Watteau*, musique de GASTON LEMAIRE; illustrations en couleurs de Mlle MAXIMILIENNE GUYON 146
- Souvenirs de Crimée, Eupatoria, 1855-1856 (deuxième partie)*, par le général VICOMTE DE BERNIS; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS 147
- L'Indouchine*, par HENRI PAGAT; illustrations d'ALBERT GUILLAUME 153
- Les « petites mains » de Marquises au dix-huitième siècle*, par HENRI BOUCHOT; illustrations de CHARDIN, LAWRENCE, MOREAU-LE-JEUNE, JANINET 157

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Le 4^e Hussards à Kaghil (1855)*, par ALFRED PARIS.
En équilibre, par G. DELBRÜCK.

COUVERTURE :

- Le Ruisseau*, par BARRAU.

90. — SEPTEMBRE

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON XXXIII
- La Locomotion nouvelle*, par LOUIS MINART XXXIV
- Les Livres*, par T. G. XXXV
- Le pas d'armes de l'Arbre Charlemagne*, par CHARLES BUET; illustrations en couleurs de A. PAUL-LAURENS 161
- Riquet à la Houpe*, par COOLUS; illustrations en couleurs de A. VIMAR 167
- Autour de Wagram*, par FRÉDÉRIC MASSON; illustrations du Comte A. DE LA BORDE, reproduction de documents du ministère de la Guerre, etc. 169
- Chouilloux, illustrateur*, par WILLY; illustrations de XX 173
- La Coiffe*, par FERNAND DACRE; illustrations en couleurs de G. ROUX 177

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Wagram (6 juillet 1809)*, par ROSEN (double-prime).

COUVERTURE :

- L'Automobile*, par BLUE.

91. — OCTOBRE

- Les Grandes Manœuvres (septembre 1897)*, par R.; douze photographies instantanées, de l'envoyé spécial du Figaro illustré XXXV
- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS XLI
- Les Livres*, par T. G. XLII
- La Valise*, par HENRY GRÉVILLE; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS 181
- Le Lien d'or*, par MARIE GIRARDET; illustrations en couleurs de JULES GIRARDET 186
- L'Envoi de Marius*, dessin par Mandres 189
- La décoration du Muséum et les peintures de M. Cormon*, par ANTONIN PROUST; illustrations de M. CORMON 190
- La Jeunesse de Bourbaki*, par le commandant GRANDIN; illustrations de EUGÈNE CHAPERON 196

- Tel est pris, qui croyait prendre*, page comique, par AUGUSTE VIMAR 200

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Matin d'Automne*, par RIDGWAY KNIGHT.
Le Miroir, par LA LYRE.

COUVERTURE :

- Hésitation*, par GEORGES CAIN.

92. — NOVEMBRE

(NUMÉRO SPÉCIAL. — LES FORAINS.)

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON XLV
- Les Travaux de l'Exposition de 1900; Les Manœuvres sous Paris*; illustrations photographiques instantanées XLVII
- Les Livres*, par T. G. XLVII
- Le Théâtre chez les Forains*, par TANCRÈDE MARTEL; illustrations photographiques instantanées en couleurs 201
- Les Dompteurs*, par CHARLES DAUZATS; illustrations photographiques instantanées en couleurs 205
- La Vie foraine*, par JEAN COPAIN; illustrations photographiques instantanées en couleurs 208
- Les Lutteurs*, par BERTRAND FAUVEL; illustrations photographiques instantanées en couleurs 212
- Les Marionnettes*, par CHARLES DE COYNART; illustrations photographiques instantanées 217
- Les Chiffonniers*, par L. DE MONTARLOT; illustrations photographiques instantanées 219

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- A la Foire au pain d'épice.*
La Femme hercule.

COUVERTURE :

- La Parade*, par J.-H. KÆMMERER.

93. — DÉCEMBRE

(NUMÉRO DE NOËL.)

- Le Fou*, par DÉSIRÉ MALONYAY; musique de CAROLUS AGGHÁZY; illustrations en couleurs de MUCHA 221
- Miracle d'amour*, par RENÉ MAIZEROY; illustrations en couleurs de ADRIEN MOREAU 227
- Monsieur Ponderbury*, par JULES CLARETIE, de l'Académie française; illustrations en couleurs de L. KOWALSKY 233
- Les Aventures d'un sac de marrons glacés*, dessins en couleurs de ALBERT GUILLAUME 239
- La Mort de la Naiade*, par EMILE POUVILLON; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX 240

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

FORMAT 64 × 84 :

- Fleurs de Printemps*, par ARTIGUES.
Visite de Jour de l'An, par GARRIDO.

COUVERTURE :

- Viendra-t-il ?* par FRANÇOIS FLAMENG.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres en caractères gras renvoient à la table des sommaires).

<i>Avant-propos (pour le numéro de la Comédie-Française)</i>	87	<i>Chouilloux, illustrateur</i>	90	<i>Exposition de 1900 (L')</i>	92
<i>Aventure de la Du Barry (Une)</i>	83	<i>Cirque Molier (Le)</i>	87	<i>Farandole chantée</i>	88
<i>Aventures d'un sac de marrons glacés (Les)</i>	93	<i>Coiffe (La)</i>	90	<i>Fou (Le)</i>	93
<i>Autour du Jubilé de la Reine Victoria</i>	88	<i>Cosaques (Les)</i>	85	<i>Foyer de la Comédie-Française (Le)</i>	97
<i>Autour de la Scène</i>	87	<i>Croquis du mois (Les)</i>	82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91,	<i>Gofard</i>	82
<i>Autour de Wagram</i>	90			<i>Grands-Prix de Rome (Les)</i>	89
<i>Bals masqués (Les)</i>	82	<i>Décoration du Muséum (La)</i>	91	<i>Hôtel de la Brigade (L')</i>	86
<i>Banque de France (La)</i>	85	<i>Discipline et l'esprit militaire à bord (La)</i>	84	<i>Indouchine (L')</i>	89
<i>Baron de la Flibuste (Le)</i>	86	<i>Dompteurs (Les)</i>	92	<i>Jeunesse de Bourbaki (La)</i>	91
<i>Borda (Le)</i>	84	<i>Eléonora Duse</i>	87	<i>Journée d'une « belle Madame » au temps de Périclès (La)</i>	82
<i>Canons, Torpilleurs et branle-bas de Combat</i>	84	<i>Envoi de Marius (L')</i>	91	<i>Lien d'or (Le)</i>	91
<i>Ce que coûtent les Navires modernes</i>	84	<i>Exercices militaires (Les)</i>	84	<i>Livres (Les) 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91,</i>	92
<i>Chiffonniers (Les)</i>	92	<i>Expédition de Syrie, 1799 (L')</i>	86	<i>Locomotion nouvelle (La)</i>	90
		<i>Exposition de Céramique (A l')</i>	88		

Loups de Noël (Les)	82	Mort de la Naïade (La)	93	Sonnet-Watteau	89
Lutteurs (Les)	92	Navires (Les)	84	Souvenirs de Crimée (1855-1856)	88, 89
Mabuse (Jean de)	87	Oranger de Saint-Eudémon (L')	88	Statue du général de Miribel (La)	89
Maharadja de Kapurthala (Le)	86	Paris à Delphes (De)	89	Suicide de Vittor (Le)	83
Manœuvres sous Paris (Les)	92	Pas d'armes de l'arbre Charlemagne (Le)	90	Tel est pris qui croyait prendre	91
Marionnettes (Les)	92	« Petites mains » de Marquises au XVIII ^e siècle (Les)	89	Théâtre chez les Forains (Le)	92
Matelot (Le)	84	Répertoire classique (Le)	87	Théâtre national de l'Odéon (Le)	83
Mémoires d'outre-tombe	82	Répertoire moderne (Le)	87	Traditions (Les)	87
Miracle d'Amour	93	Riquet à la Houpe	90	Valise (La)	91
Mirzi	83	Roses du baiser (Les)	85	Verglas (Le)	85
Monsieur Ponderbury	93			Vie foraine (La)	89

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres en caractères gras renvoient à la table des sommaires).

AGGHAZI (Carolus). <i>Le Fou</i>	93	DUBOC (Emile). <i>Exercices militaires</i>	84	MALHERBE (Ch.) <i>Farandole chantée</i> (musique)	88
ALLAIS (Henri). <i>Gofart</i>	82	— <i>Le Matelot</i>	84	MANDRES. <i>L'Envoi de Marius</i>	91
ANTONIN PROUST. <i>La Banque de France</i>	85	FRANÇOIS (Le capitaine). <i>L'Expédition de Syrie</i> (1799)	86	— <i>Le Suicide de Vittor</i>	83
— <i>La Décoration du Muséum</i>	91	GHEUSI (J.-B.). <i>Les Loups de Noël</i>	82	MARTEL (Tancredé). <i>L'Hôtel de la Brigade</i>	86
BERNIS (général Vicomte de). <i>Souvenirs de Crimée (Eupatoria, 1855-1856)</i>	88, 89	GIRARDET (M ^{me} Marie). <i>Le Lien d'or</i>	91	— <i>Le Théâtre chez les Forains</i>	92
BERR (Emile). <i>Autour de la Scène</i>	87	GOT. <i>Le Foyer de la Comédie-Française</i>	87	MASSON (Frédéric). <i>Autour de Wagram</i>	90
BERTRAND-FAUVEL. <i>La Journée d'une « belle Madame » au temps de Périclès</i>	82	GRANDIN (Commandant). <i>La Jeunesse de Bourbaki</i>	91	MERTENS (C.). <i>Le Maharadja de Kapourtalah</i>	86
— <i>Les Lutteurs</i>	92	GRÉVILLE (Henry). <i>La Valise</i>	91	MINART (Louis). <i>La Locomotion nouvelle</i>	90
BOUCHOT (Henri). <i>Les « petites mains » de Marquises au XVIII^e siècle</i>	89	GRUYER (Paul). <i>Bals masqués</i>	82	MONTARLOT (DE). <i>Les Chiffonniers</i>	52
BUET (Charles). <i>Le Pas d'armes de l'arbre Charlemagne</i>	90	KÉCHLIN (Raymond). <i>A l'Exposition de Céramique</i>	88	PAGAT (Henri). <i>L'Indouchine</i>	89
CLARETIE (Jules). <i>Avant-propos (Numéro de la Comédie-Française)</i>	87	LA SIZERANNE (Robert de). <i>Jean de Mabuse</i>	83	PERRET (Paul). <i>Le Baron de la Flibuste</i>	86
— <i>Monsieur Ponderbury</i>	93	LEMAIRE (Gaston). <i>Sonnet Watteau</i> (musique)	89	— <i>Le Répertoire moderne</i>	87
COULUS (Romain). <i>Riquet à la Houpe</i>	90	LOIR (Maurice). <i>Le Borda</i>	84	POUVILLON (Emile). <i>La Mort de la Naïade</i>	93
COPAIN (Jean). <i>La Vie foraine</i>	92	— <i>Ce que coûtent les navires modernes</i>	84	R... <i>Les grandes Manœuvres</i>	91
DACRE (Fernand). <i>La Coiffe</i>	90	— <i>La Discipline militaire à bord</i>	84	— <i>Les Grands-Prix de Rome</i>	89
DAUDET (Ernest). <i>Une Aventure de la Du Barry</i>	83	— <i>Les Navires</i>	84	— <i>Les Manœuvres sous Paris</i>	92
DAUZATS (Charles). <i>Les Dompteurs</i>	92	LUTÉCIUS. <i>Les Croquis du mois</i>	82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92	SARCEY (Francisque). <i>Le Répertoire classique</i>	87
DIÉULAFROY (Madame Jane). <i>Mémoires d'outre-tombe</i>	82	MAIRET (Jeanne). <i>De Paris à Delphes</i>	89	T. G. <i>Les Livres</i>	82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92
DIMITZ (L.), traduit par Marguillier. <i>Mirzi</i>	83	MAIZEROTY (René). <i>Miracle d'amour</i>	93	TRUFFIER (Jules). <i>Les Traditions</i>	87
DUBOC (Emile). <i>Canons, Torpilleurs et branle-bas de combat</i>	84	MALONYAY (Désiré). <i>Le Fou</i>	93	VAUCAIRE (Maurice). <i>Le Théâtre national de l'Odéon</i>	83
				VERNON LEE. <i>L'Oranger de Saint-Eudémon</i>	88
				VILLARS (Paul). <i>Autour du Jubilé de la Reine</i>	90
				WILLY. <i>Chouilloux, illustrateur</i>	90

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTE

(Les chiffres en caractères gras renvoient à la table des sommaires).

ARTIGUES. <i>Fleurs de Printemps</i> (Hors texte, grand format)	93	GUILLAUME (Albert). <i>Les Aventures d'un sac de marrons glacés</i>	93	MOREAU-LE-JEUNE. <i>Les « petites mains » de Marquises au XVIII^e siècle</i>	89
AVRIL (Paul). <i>Les Roses du baiser</i>	85	— <i>L'Indouchine</i>	89	MUCHA. <i>Le Fou</i>	93
BAC (Ferdinand). <i>L'Hôtel de la Brigade</i>	86	GUYON (M ^{lle} Maximilienne). <i>Sonnet Watteau</i>	89	— <i>Le Verglas</i>	85
BARRAU. <i>Le Ruisseau</i> (Couverture)	89	HERNANDEZ. <i>Achetez-moi des Confetti!</i> (Couverture)	89	NOTOR (DE). <i>La Journée d'une « belle Madame » au temps de Périclès</i>	82
BLUE (E.-N.). <i>L'Automobile</i> (Couverture)	90	HOLYOAKE (R.). <i>Bouderie</i> (Hors texte double prime)	86	PARIS (Alfred). <i>Les Bachi-Boujoucks</i> (Hors texte)	88
— <i>Rira bien qui rira le dernier</i>	88	JANINET. <i>Les « petites mains » de Marquises au XVIII^e siècle</i>	89	— <i>L'Expédition de Syrie</i>	86
BOSIO. <i>Bals masqués</i>	82	JEANNIOT (Ch.). <i>Garden-Party</i> (Couverture)	85	— <i>Le 4^e Hussards à Kanghil</i> (Hors texte)	89
BOUCHER (François). <i>La Banque de France</i>	85	— <i>Mirzi</i>	83	— <i>Souvenirs de Crimée (Eupatoria, 1855-1856)</i>	88, 89
BOURGAIN. <i>A la Coupée</i> (Couverture)	84	JOB. <i>Gofart</i>	82	— <i>La Valise</i>	91
CAIN (Georges). <i>Hésitation</i> (Couverture)	91	KAEMMERER (J.-H.). <i>La Parade</i> (Couverture)	92	PAUL-LAURENS (A.). <i>Le pas d'armes de l'arbre Charlemagne</i>	90
CARRIER-BELLEUSE (Pierre). <i>Un Soir d'abonnement à la Comédie-Française</i> (Couverture)	87	KOWALSKY (L.). <i>De Paris à Delphes</i>	89	REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES INSTANTANÉES. <i>Autour du Jubilé</i>	88
CHAPERON (Eugène). <i>La Jeunesse de Bourbaki</i>	91	— <i>Monsieur Ponderbury</i>	93	— <i>La Banque de France</i>	85
CHARDIN. <i>Les « petites mains » de Marquises au XVIII^e siècle</i>	89	— <i>L'Oranger de Saint Eudémon</i>	88	— <i>Les Chiffonniers</i>	92
DELBRÜCK (G.). <i>En Equilibre</i> (Hors texte)	89	LA BORDE (Comte A. de). <i>Autour de Wagram</i>	90	— <i>La Comédie-Française. Portraits de tous les artistes de la Comédie-Française dans les principales scènes du répertoire : MITHRIDATE, LE CID, LES PLAIDEURS, LE MALADE IMAGINAIRE, LE MISANTHROPE, LES FEMMES SAVANTES, SEVERO TORELLI, RUY BLAS, GRINGOIRE, LA LOI DE L'HOMME, BATAILLE DE DAMES, MONTJOYE : l'Escalier des coulisses ; le Foyer de travestissement ; le « Guignol » des coulisses ; l'Escalier de l'administration</i>	87
DORÉ (Gustave). <i>Bals masqués</i>	82	LAFON (François). <i>Mémoires d'outre-tombe</i>	82	— <i>Les Forains : la Foire au Pain d'épice ; la Foire de Neuilly ; les Marionnettes</i>	92
DRUMONT. <i>Le Théâtre national de l'Odéon</i>	83	— <i>La Grève des Forgerons</i> (Hors texte)	91	— <i>Les grandes Manœuvres du Nord</i>	91
DUSSEUIL (M ^{lle}). <i>Mireille</i> (Hors texte)	83	LA LYRE. <i>Le Miroir</i> (Hors texte)	91	— <i>Manœuvres sous Paris</i>	92
ESTAMPES ANCIENNES. <i>La Banque de France</i>	85	LAURENT-DESROUSSEAUX. <i>La Mort de la Naïade</i>	93		
FLAMENG (François). <i>Dieu sauve la Reine</i> (Hors texte exceptionnel)	88	LAWREINCE. <i>Les « petites mains » de Marquises au XVIII^e siècle</i>	89		
— <i>Viendra-t-il ?</i> (Couverture)	93	LÉVEILLÉ. <i>Le Théâtre national de l'Odéon</i>	83		
FOUCQUET (Jéhan). <i>Bals masqués</i>	82	MALISCHEFF (N. DE). <i>Les Cosaques</i>	85		
GARRIDO. <i>Visite de Jour de l'An</i> (Hors texte grand format)	93	MANDRES. <i>L'Envoi de Marius</i>	91		
GEFFROY. <i>Le Foyer de la Comédie-Française</i>	87	— <i>Le Suicide de Vittor</i>	83		
GÉRARD (Baron). <i>Le Théâtre national de l'Odéon</i>	83	MÉTIVET (Lucien). <i>Le Baron de la Flibuste</i>	86		
GÉRÔME (J.-L.). <i>Le Foyer de la Comédie-Française</i>	87	MIGNARD (Pierre). <i>Portrait de Molière</i> (Hors texte)	87		
GIRARDET (Jules). <i>Le Lien d'or</i>	91	MOREAU (Adrien). <i>Une Aventure de la Du Barry</i>	83		
GOSSAËRT (Jean) dit Jean de Mabuse	83	— <i>Miracle d'amour</i>	93		
— <i>Portrait de Jean Carondelet</i> (Hors texte)	83	— <i>A Villers-sur-Mer</i> (Couverture)	88		
GROLLERON (P.). <i>L'Embascade</i> (Hors texte)	85	MOREAU (Jean). <i>Quelle chaleur!</i> (Hors texte)	88		

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES INSTANTANÉES. *Le Maharadja de Kapurthala*. 86

— *La Marine militaire : le « Borda » ; Ce que coûtent les Navires modernes ; Canons, Torpilleurs et branle-bas de combat ; la Discipline et l'esprit militaire à bord ; Exercices militaires ; le Malelot ; les Navires*. 88

— *Le Jubilé de la Reine Victoria*. 88

PICOT. *Le Foyer de la Comédie-Française*. 87

PIOT. *Les Roses* (Hors texte). 82

REPRODUCTIONS DIRECTES. *A l'Exposition de Céramique*. 88

RIDGWAY KNIGHT. *Matin d'Automne* (Hors texte). 91

— *Les Pavots* (Couverture). 86

ROGER (Louis). *Les Grands-Prix de Rome*. 89

ROSEN. *Wagram, 6 juillet 1809*. (Hors texte, double prime). 90

ROUX (George). *La Coiffe*. 90

SYDNEY (Herbert). *Elle est charmante !* (Hors texte). 82

TRIANON. 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92

VALLET (M^{me} F.). *Le Gâteau des Rois* (couvert). 82

VASSELLOT (Marquet de). *La Statue du Général de Miribel*. 89

VIGNERON. *Le Théâtre national de l'Odéon*. 83

VIMAR (A.). *Tel est pris qui croyait prendre*. 91

— *Riquet à la Houppe*. 90

WARDEN (W.-F.). *L'Odorat* (Hors texte). 85

X. *Chouilloux, illustrateur*. 90

XXX. *A la Foire au pain d'épice*. 92

— *La Femme hercule*. 92

— *Fusiliers marins se rendant à l'exercice* (Hors texte). 84

— « *Torpilleurs en vue* » (Hors texte). 84

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

82. — JANVIER

Les Roses, par PIOT, en regard de la page. 4

Elle est charmante, par HERBERT SYDNEY, en regard de la page. 16

83. — FÉVRIER

Mireille, par Mademoiselle DUSSEUIL, en regard de la page. VIII

Jean Carondelet, par JEAN DE MABUSE, en regard de la page. 36

84. — MARS

« *Torpilleur en vue !* » en regard de la page. 44

Fusiliers marins se rendant à l'exercice, en regard de la page. 56

85. — AVRIL

En Embuscade, par P. GROLLERON, en regard de la page. XVI

L'Odorat, par W.-F. WARDEN, en regard de la page. 76

86. — MAI

Bouderie, par R. HOLYOAKE (double prime), entre les pages. 96 et 97

87. — JUIN

Portrait de Molière, par P. MIGNARD, en regard de la page. XXIV

La Grève des Forgerons, par FRANÇOIS LAFON, en regard de la page. 116

88. — JUILLET

Les Bachi-Bouzoucks, par ALFRED PARIS, en regard de la page. 128

Quelle chaleur ! par JEAN MOREAU, en regard de la page. 136

89. — AOUT

En Équilibre, par G. DELBRUCK, en regard de la page. XXXII

Le 4^e Hussards à Kanghil (1855), par ALFRED PARIS, en regard de la page. 148

90. — SEPTEMBRE

Wagram (6 juillet 1809), par ROSEN (double prime), entre les pages. 168 et 169

91. — OCTOBRE

Matin d'Automne, par RIDGWAY KNIGHT, en regard de la page. XLIV

Le Miroir, par LA LYRE, en regard de la page. 200

92. — NOVEMBRE

A la Foire au pain d'épice : entre les pages. 204 et 205

La Femme hercule, entre les pages. 212 et 213

93. — DÉCEMBRE

Fleurs de Printemps, par ARTIGUES (format 64x84).

Visite de Jour de l'An, par GARRIDO (format 64x84).

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

82. — JANVIER. — *Le Gâteau des Rois*, par Madame FRÉDÉRIQUE VALLET.

83. — FÉVRIER. — *Achetez-moi des Confetti !* par DANIEL HERNANDEZ.

84. — MARS. — *A la Coupée*, par G. BOURGAIN.

85. — AVRIL. — *Garden-Party*, par CH. JEANNIOT.

86. — MAI. — *Les Pavots*, par RIDGWAY KNIGHT.

87. — JUIN. — *Un jour d'abonnement à la Comédie-Française*, par PIERRE CARRIER-BELLEUSE.

88. — JUILLET. — *A Villers-sur-Mer*, par ADRIEN MOREAU.

89. — AOUT. — *Le Ruisseau*, par L. BARRAU.

90. — SEPTEMBRE. — *L'Automobile*, par E.-N. BLUE.

91. — OCTOBRE. — *Hésitation*, par GEORGES CAIN.

92. — NOVEMBRE. — *La Parade*, par KAEMMERER.

93. — DÉCEMBRE. — *Viendra-t-il ?* par FRANÇOIS FLAMENG.

PORTRAITS

Anais (M^{lle}) 83

Artistes de la Comédie-Française : MM. Albert Lambert fils, Baillet, Berr (Georges), Coquelin cadet, Féraudy (de), Laugier, Le Bargy, Leitner, Leloir, Mounet-Sully, Prudhon, Worms ; Mesdames Baretta-Worms, Bartet, Brandès, Dudlay, Marsy, Müller, Pierson, Reichenberg, sociétaires.

MM. Boucher, Clehr, Dehelly, Delaunay (Louis), Esquié, Falconnier, Ha-

mel, Joliet, Mounet (Paul), Roger, Veyret, Villain ; Mesdames Amel, Boyer (Rachel), Duminil, Fayolle, Hadamar, Kalb, Lara, Lerou, Moreno, Persoons, Wanda de Boncza, pensionnaires 87

Bidel. 92

Bourbaki (Général). 91

Carondelet (Jean). 83

Claretie (Jules). 87

Duse (Eléonora). 87

Geoffrin (M^{me}). 89

Georges (M^{lle}) 83

Magnin (M.), gouverneur de la Banque de France. 85

Miribel (Général de). 89

Molier. 87

Mollien (Comte). 85

Napoléon I^{er}. 85

Nicolas II. 85

Ollivier (M^{lle}). 83

Poniatowski (Prince Joseph). 90